

ANABASES

Traditions et Réceptions de l'Antiquité

N° 25

2017

E.R.A.S.M.E.

Université Toulouse - Jean Jaurès

Sommaire

N° 25 - 2017

Historiographie et identités culturelles

Étienne MAIGNAN

Un lycéen pas comme les autres à l'école des Anciens :
le « Parallèle littéraire » inédit entre les *Iphigénie* d'Euripide
et de Racine par Charles Maurras II

Aude SKALLI

Walter Spoerri (1927-2016) et les études sur Diodore de Sicile 59

Traditions du patrimoine antique

Michel LACAVE

Anabases en France 1900-2015. Pour une étude de la réception
de l'*Anabase* de Xénophon en France : doctrines,
opérations militaires et stratégies 71

Loïc MARCOU

La réception de l'Antiquité grecque dans le roman policier
néo-hellénique, de Yannis Maris à Petros Markaris 95

Archéologie des savoirs

Romain MILLOT

Catilina pour combien de temps encore ?
Actualités bibliographiques sur un conspirateur trop connu. III

Thibaud LANFRANCHI

La République romaine était-elle une république ? 137

Actualités et débats

- Claude AZIZA
Curiosa (1) 163
- Christine VAN CAUWENBERGHE-HOËT
*Marguerite Yourcenar et l'empereur Hadrien,
une réécriture de l'histoire.* Exposition au Forum antique de Bavay,
musée archéologique du Département du Nord,
du 4 février au 30 août 2016. 165
- Claude AZIZA
Antiquités parallèles (6) – Un Jésus insolite. 171

Relire les classiques des sciences de l'Antiquité

- Giorgio FERRI
Perché leggere ancora « Quirinus. Una divinità romana
alla luce della comparazione storica » di Angelo Brelich ? 179
- Angelo BRELICH
Quirinus. « Una divinità romana alla luce della comparazione storica »,
Studi e Materiali di Storia delle Religioni» XXXI, 1960, p. 63-119 191

L'atelier de l'histoire : chantiers historiographiques

L'Antiquité au musée (coordonné par Adeline Grand-Clément) (8)

- Pascal CAPUS
Chiragan : une nouvelle présentation
des œuvres au Musée Saint-Raymond. 253
- Antiquité et fictions contemporaines (coordonné par Oliviers Devillers) (12)
- Silvia STUCCHI
L'image de Rome et de l'empire dans les romans
de Danila Comastri Montanari 258

Comptes rendus

- Malika BASTIN-HAMMOU et Charalampos ORFANOS (dir.),
Carnaval et comédie (A. Ballabriga). 273
- Sophie BASCH (éd.), *Portraits de Victor Bérard* :
actes du colloque international organisé
à l'École française d'Athènes (5-6 avril 2013) (A. Fenet) 275

David J. BREEZE, <i>The Roman Army</i> (B. Rossignol)	277
Luciano CANFORA, <i>Il presente come storia.</i> <i>Perché il passato ci chiarisce le idee</i> (M. Suzuki)	278
Juan Ramón CARBO GARCÍA, <i>Apropiaciones de la Antigüedad.</i> <i>De getas, godos, Reyes Católicos, yugos y flechas</i> (G. Reimond)	281
Franz CUMONT, <i>Astrologie</i> (A. C. D. Panaino)	282
Koen DE TEMMERMAN et Kristoffel DEMOEN (éd.), <i>Writing biography in Greece and Rome: narrative technique</i> <i>and fictionalization</i> (M. Cambron-Goulet)	284
Hans-Christian GÜNTHER (dir.), <i>Augustus und Rom : 2000 Jahre Danach</i> (C. Landrea)	286
Steven HUNT, <i>Starting to Teach Latin</i> (Cl. Aziza)	287
Ana IRIARTE y Luísa DE NAZARE FERREIRA (coords.), <i>Idades e género</i> <i>na literatura e na arte da Grécia antiga</i> (B. Méndez Santiago)	288
M. JANKOWIAK et F. MONTINARO, <i>Studies in Theophanes</i> (O. Gengler)	290
Barbara LEVICK, <i>Catiline</i> (C. Landrea)	292
Bruce LINCOLN, <i>Politique du paradis. Religion et empire</i> <i>en Perse achéménide</i> (C. Bonnet)	294
C. Pisano, <i>Hermes, lo scettro, l'ariete. Configurazioni mitiche</i> <i>della regalità nella Grecia antica</i> (D. Bonanno)	295
Procopé de Césaree, <i>Histoire des Goths</i> (O. Gengler)	297
Stéphane RATTI, <i>L'Histoire Auguste.</i> <i>Les païens et les chrétiens dans l'Antiquité tardive</i> (R. Lorient)	298
Federico SANTANGELO, <i>Marius</i> (C. Landrea)	301
Marisa TORTORELLI GHIDINI (a cura di), <i>Aurum. Funzioni e simbologie</i> <i>dell'oro nelle culture del Mediterraneo antico</i> (C. Bonnet)	302
Thijs WESTSTELJN, <i>Art and Antiquity in the Netherlands and Britain.</i> <i>The Vernacular Arcadia of Franciscus Junius (1591-1677)</i> (P. Butti de Lima)	303
Résumés.	305
Index	311
Errata	315



Comptes rendus de lecture

Malika BASTIN-HAMMOU
et Charalampos ORFANOS (dir.),
Carnaval et comédie,
Presses universitaires de Franche-Comté,
2015, 210 p.,
25 euros/ISBN 978-2-84867-540-4.

Ce volume présente les actes d'un colloque international organisé par l'équipe PLH-CRATA les 9-10 décembre 2009 à l'Université de Toulouse – Le Mirail pour faire l'inventaire des acquis de la recherche actuelle trente ans après la parution de l'ouvrage *Le Carnaval et la politique* de Jean-Claude Carrière.

Après une introduction (p. 9-16) dans laquelle Malika Bastin-Hammou présente le livre de Jean-Claude Carrière, une première partie est constituée par une contribution de Ralph Rosen (p. 19-33) qui revient sur les origines rituelles de la Comédie Ancienne. Alors que toutes les autres contributions admettent le caractère premier du « rire rituel » par rapport à la Comédie Ancienne, de même que l'univers carnavalesque médiéval pré-existe à Rabelais, Ralph Rosen, à partir d'une analyse de l'épisode de Iambè dans l'hymne homérique à Déméter, pense pouvoir suggérer que l'obscénité rituelle est une imitation d'une forme d'interaction sociale qui existe dans le monde réel antérieurement à sa ritualisation plutôt que des injures visant à scandaliser et blesser. Il concède pourtant que nous n'avons aucun moyen de connaître l'effet de la moquerie rituelle sur les personnes visées et que le rituel pourrait être senti plus comme un

théâtre séculier qu'un culte religieux, ce qui, à mon sens, affaiblit la portée de sa thèse.

Une deuxième partie intitulée « Utopie ? le corps et le langage comiques comme outils d'autonomie et d'ancrage de la comédie » comporte deux contributions. Dans la première, Ian Ruffell (p. 37-73) fait valoir que l'étude des vases montre une grande variabilité et souplesse du « corps comique » avec son phallos et des rembourrages. Par ailleurs, en s'opposant au costume tragique et aux représentations idéalisées des corps dans l'art (peinture, sculpture), le corps comique fait signe à sa façon vers les réalités et nécessités de la vie ordinaire. De son côté Pierre Judet de la Combe (p. 75-98) propose une analyse des *Nuées* visant à dépasser l'opposition entre lecture référentielle historique et interprétation plus libre, ludique (la comédie comme simple jeu fantaisiste). Selon lui, la comédie construit un modèle d'intelligibilité qui est référentiel non parce qu'il exprime ce que l'auteur pense sur la réalité du moment mais de manière indirecte et négative par la cohérence momentanée qu'il établit dans le spectacle face aux désordres de la réalité.

Une troisième partie intitulée « Comédie et tragédie : dialogisme et fonction critique » comporte quatre contributions. Dans la première, Rossella Saetta-Cottone (p. 101-114) suggère que le thème de l'accusation portée contre Euripide dans les *Thesmophories* reprend, en le réélaborant, le thème de l'accusation portée contre le poète comique tel qu'il est présenté dans les *Acharniens*, avec dans les deux

cas une parodie du *Téléphe* d'Euripide. La contribution suivante revient sur le chœur des grenouilles dans les *Grenouilles*. Selon Angela Maria Andrisano (p. 115-131), le chœur secondaire des grenouilles, dont la présence, à la différence du chœur principal des Initiés, est limitée au moment où Dionysos doit traverser le lac sur la barque de Charon, serait une parodie du nouveau dithyrambe et aurait une vraie présence scénique (chant et danse). Dans une troisième contribution, Ghislaine Jay-Robert (p. 133-146) étudie le thème de l'œil et sa mise en scène chez Aristophane. Elle en conclut que chez cet auteur l'œil et le regard ont des caractéristiques semblables à celles du masque comique. Contrairement à ce qui se passe dans la tragédie, le masque, sur une scène comique, n'entraîne pas dans le monde de l'autre, mais renvoie le spectateur à lui-même, en affichant son image transformée sur le mode grotesque. La dernière contribution de cette partie envisage la figure du barbare chez Aristophane. Suzanne Saïd (p. 147-158) fait valoir que la figure du barbare chez Aristophane est beaucoup moins complexe que chez Euripide. Leur portrait manque d'originalité et réaffirme simplement le fossé culturel séparant Grecs et Barbares, tandis que la définition de l'hellénisme met l'accent sur la langue et la culture.

La quatrième et dernière partie intitulée « Le politique vu d'ailleurs. Carnaval et politique dans la comédie antique après Aristophane » comporte deux études. Dans la première Christophe Cusset (p. 161-177) fait état d'un mode de présence différent du politique chez Ménandre. Dans les *Sicyoniens*, on trouve ainsi une critique des assemblées populaires mise dans la bouche d'un oligarque tandis que l'opposition des prétendants repose aussi sur des critères politiques (oligarchie *vs* démocratie). Il y a de la sorte une dimension politique au sein d'une intrigue domestique et amoureuse. Quant à l'héritage carnavalesque, on pourrait encore en trouver un écho, très

atténué, dans quelques insultes obscènes qu'échangent à l'occasion les personnages de Ménandre. La dernière étude de ce volume envisage la liberté de parole sur la scène comique à Rome au 1^{er} siècle avant J.-C. Selon Marie-Hélène Garelli (p. 179-195), à Rome, la tragédie, la comédie *palliata* (à la grecque), la *togata* (comédie à la romaine) ouvrent toutes le champ à une expression politique qui n'est pas, contrairement à ce que laissent entendre les textes, nécessairement populaire et spontanée, mais plutôt guidée par des factions aristocratiques et lettrées qui s'affrontaient aussi lors de joutes politiques et rhétoriques dans les autres lieux de la cité. Il n'y aurait donc pas une liberté de parole intrinsèque au genre du mime mais des joutes politiques publiques devant des spectateurs de théâtre. Mais l'auteur rappelle aussi que les témoignages relatifs à la liberté d'expression du chevalier et mimographe Labérius sont nombreux et significatifs.

Pour finir je me permettrais une remarque d'ordre général. Certains auteurs rappellent à juste titre le caractère dialogique, intertextuel et compétitif de la Comédie Ancienne. Or ce caractère se retrouve dans une partie des contributions de ce recueil, comme si les recherches sur la Comédie Ancienne imitaient leur objet. On a affaire à un champ d'études de plus en plus complexe et varié, sinon contradictoire, où des spécialistes s'adressent à d'autres spécialistes au courant des arcanes de la recherche contemporaine. On tend ainsi à s'éloigner de l'ouvrage pionnier de Jean-Claude Carrière qui reste, lui, aisément accessible à tous les hellénistes, voire aux lettrés curieux de théâtre antique.

Alain BALLABRIGA

Directeur de recherches honoraire (CNRS)
a.ballabriga@gmail.com

Sophie BASCH (éd.),
Portraits de Victor Bérard, actes du colloque international organisé à l'École française d'Athènes (5-6 avril 2013), Athènes, École française d'Athènes (Mondes méditerranéens et balkaniques 6), 2015, 320 p., 59 euros / ISBN 978-2-86958-275-0.

Heureux qui comme Victor Bérard (1864-1931) a pu suivre ses rêves et s'élancer des rives de sa Bienne natale vers les rivages de la Méditerranée ! La superbe photo de couverture, montrant l'archéologue à bord de son cotre, une carte marine à la main, invite à la redécouverte de ce fameux helléniste, connu par des générations de lecteurs comme traducteur français et explorateur de l'épopée homérique. Sophie Basch – déjà editrice dans les collections de l'ÉfA de deux autres volumes tout aussi stimulants sur l'influence de la Grèce dans la littérature et les arts français de la III^e République¹ – a convoqué encore ici une palette alléchante de spécialistes pour décrire les multiples facettes de ce savant géographe et antiquisant qui, comme beaucoup de ses confrères contemporains, était impliqué dans la politique et géopolitique, locale et surtout internationale, de son temps. Ce parcours exceptionnel est d'abord raconté, à l'aide d'archives et de traditions familiales, par des descendants (Étienne et Reine-Marie Bérard, p. 11-39). Vu côté science, V. Bérard constitue une haute figure de l'école républicaine : Jurassien d'origine modeste, repéré par l'inspecteur de l'enseignement primaire, il devient interne au lycée

départemental puis est envoyé comme élève boursier à Louis-Le-Grand à Paris. Il intègre l'ENS (promotion 1884) puis l'École française d'Athènes (promotion 1887) ; répétiteur à l'ENS (1891-1896), il dispense ensuite un enseignement de géographie ancienne à la quatrième section de l'École pratique des hautes études, d'abord comme maître de conférences (1896-1908) puis comme directeur d'études (1908-1931), ainsi que de géographie à l'École navale (1896-1914). En 1899, il épouse une des filles de l'éditeur Armand Colin, Alice, malgré l'hostilité de ce dernier ; leur dernier enfant, Jean, suivra comme on le sait la carrière paternelle. L'œuvre odysseenne de V. Bérard, depuis plusieurs décennies critiquée, est ici mise en perspective et expliquée : son édition du texte homérique, « épurée » et « bouleversée », reste cependant un magnifique exercice esthétique, poétique et de traduction, tout en témoignant de la « fascination érudite » de cette époque pour les « rhapsodies premières » (analyses de P. Chuvin, p. 41-59, de P. Payen, p. 95-112, et de S. Rabau, p. 113-127) et pour les prétendues origines phéniciennes de la thalassocratie méditerranéenne (C. Bonnet, p. 61-78). En cela, Bérard a été influencé par la science allemande qu'il a cependant publiquement critiquée dans un virulent pamphlet paru en 1917 (M. Espagne, p. 79-93). Ses voyages nautiques sur les traces d'Ulysse ont par ailleurs contribué à faire de la photographie un auxiliaire de l'archéologie et de la géographie historique, grâce à sa collaboration avec Frédéric Boissonnas (1858-1948) dont les archives photographiques sont en cours d'étude par E. Sohler (p. 129-154, avec de belles reproductions)².

¹ *La Métamorphose des ruines. L'influence des découvertes archéologiques sur les arts et les lettres (1870-1914)* et avec A. FARNoux, *Le Voyage en Grèce. Du périodique de tourisme à la revue artistique. 1934-1939*, Athènes, École française d'Athènes, resp. 2004 et 2006 (CHMC 4 et 5).

² E. Sohler vient également de publier à ce sujet « Ré-imaginer la Méditerranée avec l'*Odyssee*, la carte et la photographie. Victor Bérard, un géographe sur les traces d'Ulysse », *Annales de géographie* 709-710, 2016, p. 333-359.

La deuxième partie de l'ouvrage développe les engagements de l'intellectuel et du publiciste (p. 275-291, contribution de S. Basch sur Bérard dans « sa génération » littéraire). Dès les années 1890, l'helléniste prend position sur la « Question d'Orient », décrivant et commentant la complexité et les bouleversements de l'Empire ottoman (H. Laurens, p. 169-187 ; G. Toliás, p. 253-262, sur la « question macédonienne », défend la cause arménienne (G. Pécoud, p. 189-208 et E. Eldem, p. 209-251) et signe en 1898 la pétition parue dans *l'Aurore* en faveur de Dreyfus à la suite du *J'accuse* de Zola (P. Simon-Nahum, p. 263-273) ; secrétaire général de la *Revue de Paris* de 1904 à 1911, il y écrit des articles de politique étrangère qui donnent lieu à des ouvrages comme *La révolte de l'Asie* (1904) ou *Révolutions de la Perse* (1910). Élu par les Jurassiens au Sénat de 1920 à 1931, il y préside les Commissions des Affaires étrangères et de l'Enseignement ; à ce titre, il mène de nombreuses actions en faveur de l'éducation – y compris dans sa région d'origine – et défend l'influence française dans les dossiers internationaux « de la Suisse à la Tunisie » et au Moyen-Orient (J. Garrigues, p. 293-302). Il faudrait même dire jusqu'à l'Afghanistan car Bérard, en relation avec des condisciples athéniens également engagés (par exemple G. Deschamps membre de la Chambre des députés), a dans les années 1920 encouragé la création d'une ambassade à Kaboul et celle de la Délégation archéologique française en Afghanistan, ce dont témoigne un superbe discours reproduit dans les *Débats parlementaires*³.

Les deux aspects, histoire et archéologie antiques et engagement, ne sont pas contradictoires, mais étroitement liés. On retrouve chez de nombreux savants de cette époque, tels les frères Reinach et des orientalistes comme Paul Pelliot ou Sylvain Lévi⁴, cette attention portée à travers les cultures passées aux sociétés contemporaines, dans un monde occidental – fascinant pour nous aujourd'hui – où se côtoient universitaires, politiques, diplomates, artistes et hommes de lettres. L'enquête géographique et l'héritage de l'hellénisme constituent deux autres fils conducteurs de l'œuvre de Bérard qui peuvent être suivis également dans d'autres parcours savants de cette fin du XIX^e siècle et premier tiers du XX^e s. C'est pourquoi il est dommage que ce volume, clos par une bibliographie sélective (thématique et chronologique) de V. Bérard et des résumés bilingues (français-anglais), n'offre pas un index qui aurait permis des accès plus faciles à la multiplicité des lieux, personnes et institutions fréquentées par V. Bérard, ainsi qu'aux notions traitées par ce dernier.

Par leur mise en contexte nuancée de l'érudit et de son œuvre prolifique, ces actes de colloque intéresseront un public varié. On notera pour finir la parution, après celle-ci, de l'essai romanesque de Sophie Rabau⁵ sur Victor Bérard : signe que sa quête d'Ulysse est elle-même devenue source d'inspiration littéraire autant qu'historique.

Annick FENET

UMR 8546 AOROC (ENS-CNRS)/ PLH-ERASME
annick.fenet@mae.u-paris10.fr

³ *Débats parlementaires. Sénat* 1923, p. 381-382 : cf. A. FENET, « L'École française d'Athènes et la Délégation archéologique française en Afghanistan : hellénistes et indianistes unis pour une même cause (1922-1924) », in C. Bonnet, V. Krings, C. Valenti (dir.), *Connaître*

l'Antiquité. Individus, réseaux, stratégies du XVIII^e au XXI^e siècle, Rennes, PUR, 2011, p. 121-139.

⁴ Cf. comptes rendus in *Anabases* : 10, 2009, p. 281-282 ; 22, 2015, p. 274-275 ; 7, 2002, p. 275-276.

⁵ *B comme Homère : l'invention de Victor B.*, Toulouse, Anacharsis, 2016.

David J. BREEZE,
The Roman Army,
 Londres-New York, Bloomsbury, 2016,
 150 p.
 17,99 livres / ISBN 978-1-47422-715-5.

David Breeze, grand connaisseur de l'armée romaine, offre avec ce petit ouvrage une initiation claire à cette institution incontournable de la Rome antique. Après une brève introduction présentant les sources, le livre s'ouvre sur deux chapitres chronologiques, le premier sur la République et le second sur Auguste et ses successeurs. Cinq chapitres plus loin, il se referme sur un bref exposé concernant l'armée de 235 ap. J.-C. à la fin de l'empire d'Occident. Le choix est donc fait de présenter avant tout les structures. Le chapitre 3 décrit l'armée en campagne, il insiste sur l'importance de la logistique et de la reconnaissance. Le suivant traite du combat et de la tactique, avec un bref passage sur la stratégie. Quatre grandes batailles sont présentées plus particulièrement : Teutobourg, le mont Graupius, Strasbourg et Andrinople. Le chapitre 5 – de loin le plus long – présente l'armée en temps de paix : les procédures de recrutement, la paye, l'entraînement, l'administration, la discipline, la vie au camp, les promotions. Un bref chapitre 6 est consacré aux armes et armures. Puis vient une présentation des missions de bâtisseur et de producteur : forts, frontières, routes...

De nombreux cas appuient le propos, et si le zénith de l'armée est placé à l'époque de Polybe, beaucoup d'exemples datent du Haut-Empire. Beaucoup aussi concernent la Bretagne, province que David Breeze connaît parfaitement. Quelques grands auteurs reviennent nécessairement : Polybe, César, Ammien, Végèce. On trouve là la limite de la formule : sur une même question le lecteur passe parfois de l'un à l'autre très rapidement. La particularité de chaque contexte s'efface alors et le profane ne constate pas nécessairement que l'on vient de bondir par-dessus les siècles.

L'argumentation est cependant maîtrisée, et de telles comparaisons entre des espaces et des époques différentes peuvent relever de ce que l'auteur appelle « evidence by analogy ». Néanmoins des nuances s'effacent, des dynamiques chronologiques se figent et le tableau peut devenir artificiel. Plus largement, le cadre chronologique mis en avant est très classique avec une césure en 235 ap. J.-C. ; il est parfois abrupt : la période suivante jusqu'en 284 est présentée comme une période de guerre civile à l'image de 68-69 ou 193-197. Néanmoins le propos ne dévalorise pas l'armée tardive, le déclin après Andrinople est plus attribué à la difficulté de lever une nouvelle armée qu'à une insuffisance proprement militaire. La concision du propos entraîne parfois des raccourcis ou des perspectives discutables. Ainsi la marine impériale est-elle présentée un peu vite comme presque inutile (p. 2 et 33) et l'on n'est pas obligé non plus d'adhérer à l'image d'une armée devenant progressivement fossilisée sur ses frontières. L'information est en général fiable et pertinente (on s'étonne quand même de voir les Cimbres qualifiés de « Celts »). L'auteur est à son mieux dans le chapitre 5, le propos est concret et précis, revenant utilement sur les représentations courantes que l'on pourrait avoir, ainsi sur l'hygiène dans le camp (p. 87). La violence de l'armée romaine est présentée sans concession ni complaisance, et ses insuffisances sont soulignées dans la conclusion. On peut regretter que le propos cède parfois à un psychologisme rapide : c'est grâce à son « sense of determination » que Rome s'est gagné un empire et c'est par « a loss of nerve » que Crassus a perdu à *Carrhae*. Cela contribue aussi à effacer la distance temporelle et culturelle entre le lecteur et l'armée romaine, on aurait pu préférer souligner au contraire les écarts. C'est aussi la contrepartie d'une perspective qui laisse de côté souvent les aspects sociaux, culturels et politiques de l'institution militaire et des conflits pour se concentrer sur les aspects militaires et pratiques. Mais ce

choix est aussi la conséquence du sujet et du genre de l'ouvrage. Le lecteur sort donc de l'ouvrage avec une image de l'armée vivante et précise mais finalement très classique – le cliché affleure par moment –, parfois statique et décontextualisée. Mais présenter des siècles d'histoire militaire romaine si brièvement était une gageure, elle est tenue plus qu'honorablement par David J. Breeze. Agréable à lire, avec plusieurs illustrations et plans en noir et blanc, le volume est dépourvu de notes et en général de références détaillées aux sources, ce qui limite un peu l'intérêt des exemples présentés pour qui voudrait approfondir. Ainsi le non spécialiste qui voudrait se pencher sur le cas du tisserand Tryphon (p. 85) aura sans doute du mal à retrouver la source, le *P. Oxy.* I, 39, originellement effectivement publié comme une exemption de service militaire mais qui était en fait une exemption fiscale. Comme le montre la totalité de ce qui est une des plus belles « archives » papyrologiques du Haut-Empire, Tryphon n'était pas du tout un soldat (M. V. Biscottini, « L'archivio di Tryphon tessitore di Oxyrhynchos », *Aegyptus*, 46, 3/4, 1966, n°28). Le cas ne peut donc être, au mieux, que suggestif – comme le précise Breeze – sur ce que pouvaient être les procédures militaires. La fin du livre offre des pistes d'études à partir des sources, une bibliographie presque exclusivement anglophone et un index assez fourni. L'ouvrage s'adresse aux profanes et au grand public et peut être utile à des étudiants débutants, le lecteur francophone en quête d'une première approche de l'armée romaine aura avantage cependant à continuer à se tourner vers le manuel de Pierre Cosme, plus volumineux tout en restant raisonnablement concis.

Benoît ROSSIGNOL

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne / UMR

8210 ANHIMA

Benoit.Rossignol@univ-parisi

Luciano CANFORA,

Il presente come storia. Perché il passato ci chiarisce le idee,

Milano, Rizzoli, 2014, 265 p.,

10 euros / ISBN 978-88-17-07572-5.

I tempi attuali sono stati eloquenti nello smentire la tesi della fine della storia. Il libro recente di Luciano Canfora – *Il presente come storia* – non ha lo scopo di rafforzare questa evidenza, ma di mostrare, contro ogni tentativo politico-intellettuale di fare tacere la storia, che il presente è quasi sempre una *attualità del passato*. Gli articoli che compongono il volume sono brevi, di lettura agevole e contundenti, come delle frecce corte e letali, confezionate da una vasta erudizione e da una vigorosa passione politica. Sarebbe interessante investigare i modelli di questa eloquenza che collega conoscenza storica e politica. Ad ogni modo, è certo che l'autore è mosso dalla stessa "morale profonda" che conduce lo scrittore Ivan Jablonka a investigare la scomparsa della propria famiglia ad Auschwitz – morale profonda e salutare per ogni investigazione storica: afferma Jablonka che "non ha senso contrapporre scientificità e partecipazione emotiva, eventi esterni e passione di chi li comunica, storia e arte del racconto, perché l'emozione non nasce dal *pathos* o dall'accumulo di superlativi: essa scaturisce dalla nostra tensione verso la verità".

La lettura degli articoli isolati (molti sono recensioni) non stona nella resa dell'insieme, perché a legarli vi è un dispositivo comune: gli episodi passati e le loro versioni hanno il potere di illuminare la politica attuale. La semplicità pedagogica del sottotitolo – "perché il passato ci chiarisce le idee" – si ridurrebbe ad una trivialità senza il momento effettivamente rivelatore, la capacità di scoprire nel passato la trama che smaschera la supposta neutralità, il cinismo, la falsificazione del presente; smascheramento che non può essere portato a termine senza una ricostruzione minuziosa dell'evento remoto che serve da

punto di partenza per l'interpretazione del momento attuale. La chiave di interpretazione è nell'osservazione di certe *ricorrenze* storiche. Un esempio tra tanti, ma di cogente attualità, è quello della guerra tra Roma e i Cartaginesi: "L'invenzione del nemico" – scrive Canfora – "nel senso della capacità di imporne un'immagine demonizzante [...] è una delle armi più importanti nei conflitti di potenza". Nel caso della costruzione del nemico cartaginese, la lezione non propizia soltanto una illazione generale, ma è accompagnata da una triste ripetizione dell'avvenuto quasi esattamente nello stesso luogo: "l'ironia della storia ha voluto che in quest'ultimo tempo della tormentata storia del Nordafrica la vicenda si ripetesse, negli stessi luoghi, o quasi, in cui avvenne l'antico sterminio: il rapace Sarkozy che 'libera' la Libia rassomiglia, in caricatura, a Scipione Emiliano, detto Africano minore, che assedia e distrugge Cartagine nel nome della 'libertà' e attraverso una 'guerra giusta'". Non mancano esempi della ferocità dei vincitori, e Simone Weil, ricorda l'autore, già richiamava l'attenzione sulle somiglianze tra lo sterminio dei Galli da parte dei Romani e quella degli Ebrei sotto il nazismo.

Il problema dell'invenzione del nemico è che essa presuppone la sua distruzione. La sua demonizzazione ne implica necessariamente l'annichilamento, ciò che forse vale tanto per la guerra come per la politica. Questa invenzione avrebbe conseguenze in due ambiti diversi. Sul piano esterno, la "ferocia dei vincitori" si fa vedere nella voracità con cui si spogliano i vinti, e ci si mantiene al potere mediante la costruzione di nuovi nemici, con l'alimentazione costante della macchina bellica. Sul piano interno, la ferocia s'annida nella fallacia implicita al sistema democratico: chi vince le elezioni oggi, per più piccola che sia la differenza dei voti e per più ampia che sia l'astensione dal suffragio, si crede nel diritto di credere che il bottino gli appartiene completamente. Ciò aumenta soltanto la crisi di

legittimità e di rappresentatività. La fallacia della maggioranza sarebbe stata constatata tra gli antichi, che non dubitavano, con elementi pertinenti, della procedura con cui si decide attraverso la maggioranza. Tra di essi i due grandi filosofi dell'antichità. Da una parte, Aristotele, nel rifiutare la "legge del numero" quando osserva, nella *Politica*, che "la democrazia non è il governo della maggioranza, ma il governo dei poveri", essendo questi in genere la maggioranza. D'altra parte, Platone, nel prestare la voce alla tipica critica alla democrazia quando parla in nome della competenza, che può trasformarsi in "un altro modo per dire ricchezza". Questa sarebbe – prosegue l'autore – "l'architrate della critica liberale alla democrazia" durante tutto l'Ottocento. Ancora peggio: "in tempi ancor a noi più vicini la prevalenza del pensiero democratico su quello liberale, affermatosi, ad esempio, nelle codificazioni 'costituzionali' del secondo dopoguerra, è venuta declinando, e ha ceduto il passo al ritorno in grande stile del predominio dei 'competenti': o di coloro che, intrinseci al mondo arduo delle finanze, si pretendono tali". Il rito elettorale passa ad essere soltanto il fattore di legittimazione del potere realmente in mano a tecnici di supposta competenza, raramente eletti nelle urne.

Lungi da qualsiasi smascheramento vuoto, da un semplice decostruzionismo che fa tabula rasa della storia, la vera demitificazione richiede l'attualità della storia. È possibile trovare delle ripetizioni che conducono a percepire una certa reiterazione, una continuità che soggiace al corso storico e permette di rendere conto di un largo movimento. Un chiaro esempio in questa direzione è la discussione sul senso della maltrattata parola "democrazia", usata per squalificare gli Stati che non ne seguono i principi, ma che vede diminuita l'ampiezza della sua portata quanto utilizzata all'interno delle proprie mura. Illuminante la ripresa della democrazia romana in detrimento di quella ateniese dal pensiero

politico anglosassone moderno: le ragioni che portano a rifiutare quest'ultima sono dovute al fatto che la costituzione romana offre il modello del *sistema misto*, in cui il potere del popolo è limitato e controllato dal senato.

Le mani abili che tessono i fili del libro lasciano poco margine all'ottimismo: i momenti in cui la storia può essere dipinta con colori più allegri sono rarissimi. La sobrietà con cui si devono esaminare le reiterazioni storiche è l'antidoto migliore al pensiero determinista che vuole spiegare, prevedere e anche imporre i prossimi passi della storia, o alla concezione pacificatrice che dice che la storia è approdata al suo fine. L'idea che il socialismo sia l'ultima tappa dello sviluppo umano presenta, perciò, una forte affinità con l'illusione liberale a riguardo della "eternità" del capitalismo: "Una delle illusioni ricorrenti del pensiero umano è di ritenere di vivere il punto di arrivo della storia. Non è esatto che tale veduta sia stata caratteristica soltanto del pensiero antico, privo di mentalità storicistica". Guardare al passato sarebbe una forma di non avere illusione con il futuro? Se fosse così, sarebbe interessante sapere quello che pensa l'autore delle tesi sull'imminenza della fine del capitalismo o di quelle che parlano di un'era post capitalistica.

La storia come disciplina non si oppone alla storia come emozione. La composizione adeguata di entrambe permette allo storico di posizionarsi ad uguale distanza dall'adesione ingenua al passato o al futuro, e dalla freddezza o indifferenza in relazione al presente. L'indignazione con lo status quo, con i tentativi di rendergli un'aria di normalità è ciò che motiva la ricerca storica, allora non più certamente asettica, perché bagnata in un distanziamento interessato: sono magistrali le pagine che oppongono l'aderenza di Machiavelli all'antichità (il *plagio* come *omaggio*) e il lavoro di liberazione in relazione agli archetipi antichi da parte di Guicciardini. In Machiavelli si scorge il cuore dello storico: il nuovo

pensiero nasce dal dialogo, dalla riflessione sugli antichi, non trattandosi di un "culto subalterno del passato o di una soggezione classicizzante", bensì della convinzione che nel passato remoto vi è un "accumulo di esperienza e pensiero che è ancora in attesa di essere sfruttato fino in fondo" ("io mi trasferisco completamente in essi", scrive lui a Vettori). Invece la "assimilazione-superamento" in Guicciardini conosce un distanziamento: anticipando ciò che Borges dirà sullo stile di Gibbon in chiave positiva, Guicciardini percepisce che l'identificazione tra presente e passato è solo possibile grazie alla stilizzazione, un altro nome per l'ignoranza dei dettagli. La "lente deformante" che permette la proiezione del passato nel presente si deve alla carenza di elementi materiali, insomma, alla mancanza di una ricerca più attenta.

Se la storia insegna che non vi è una teleologia, una filosofia della storia, questo non vuol dire che la storia non sia profondamente filosofica, che non abbia la sua "morale profonda". L'idea di una ricorrenza dell'evento, di una ripresa del passato come critica alla sua identificazione mitico-ideologica, può ricordare la "teoria della storia" e le critiche politiche di Heinrich Heine, scritte al caldo delle rivoluzioni francesi del 1830 e del 1848 – Heine, da chi Marx ha preso in prestito l'idea che la storia si ripete, la prima volta come tragedia, la seconda come farsa. Con l'incisività di questi ammirevoli scrittori, osservatori acuti dei loro tempi, le pagine di questo libro vanno un po' oltre: se si sa bene osservare, ciò che si vede non è tanto la messinscena della farsa, ma la ripetizione del disastro.

Márcio Suzuki
Università di San Paolo, Brasile
marciosuzuki@usp.br

Juan Ramón CARBO GARCÍA,
*Apropiaciones de la Antigüedad. De getas,
 godos, Reyes Católicos, yugos y flechas.*
 Anejos de la Revista de Histotografía 3,
 Madrid, 2015, 270 p.,
 ISBN 978-84-89315-89-1.

Depuis la fin des années 1980, nombreux sont ceux qui ont œuvré au développement d'une histoire de l'archéologie espagnole et de l'historiographie antique. La préhistoire, la protohistoire et le moment hispano-romain ont souvent concentré l'attention des chercheurs, désireux de dévoiler les mécanismes ayant conduit à l'élaboration d'une histoire nationale puisant ses racines dans le passé péninsulaire le plus lointain. L'étude proposée par Juan Ramón Carbó García se situe dans le prolongement de ce travail, tout en ouvrant de nouvelles perspectives : le legs antique, l'Antiquité tardive et les débuts de l'époque médiévale sont au cœur de son travail, avec en toile de fond la question des usages du passé, de son appropriation et de son instrumentalisation, depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque contemporaine. Ici, il n'est pas question d'Ibères, de Celtes ou d'Hispano-romains, mais de Gètes et de Goths. Ils sont les protagonistes de cette étude riche et bien documentée.

Le *goticismo* est en effet étudié sur le temps long. Carbó García le définit comme la défense des origines gothes comme forme de légitimation des peuples. Tel est le fil conducteur de sa réflexion : comment s'est constitué un *ethnos* goth lié à l'antique peuple des Gètes, et comment cet *ethnos* goth a été mobilisé pour élaborer un discours national qui a très largement dépassé les frontières de la péninsule ibérique. Si l'auteur analyse l'élaboration de différentes géographies mythiques en Europe en lien avec les Goths, il souligne aussi les incohérences et les incompatibilités entre les différents discours nationaux, mettant ainsi en évidence un véritable millefeuille identitaire qui nous est présenté de façon chronologique.

L'auteur résume dans un premier temps le discours élaboré par les Anciens (Hérodote notamment) sur les Gètes (chapitre 1), avant d'aborder la question de l'identification des Goths aux Gètes (chapitre 2). Celle-ci date du IV^e siècle. Elle est due à Eusèbe de Césarée pour qui les Goths, originaires de la péninsule scandinave, auraient migré vers la mer Noire, occupant le territoire des Gètes, avant que la pression des Huns les pousse à reprendre leur migration vers l'empire romain. Avec Paul Orose et Isidore de Séville, l'identification Goths/Gètes, bien qu'erronée, est alors acquise. L'auteur souligne ainsi comment des auteurs comme Cassiodore, Jordanès ou Isidore de Séville s'emploient à donner une respectabilité culturelle aux Goths, lesquels ne seraient pas des nouveaux venus mais les héritiers directs du peuple gète. Une fois de plus, Isidore de Séville représente ainsi le trait d'union entre la culture classique et celle de l'époque médiévale en Hispanie, légitimant un discours que l'on pourrait qualifier de « nationalisme » wisigoth (p. 52).

Le chapitre 3 s'intéresse dès lors à l'appropriation de l'histoire des Goths par les rois chrétiens de l'époque médiévale : pour Lucas de Tuy, qui prolonge l'œuvre d'Isidore de Séville, il ne fait aucun doute que la résistance des chrétiens, après la conquête musulmane de 711, est celle des Goths, dotés de qualités similaires à celles des Gètes (héroïsme, noblesse, vertus morales, bravoure et courage face à la mort) ; quant à Rodrigo Jiménez de Rada, il fait des Goths le peuple fondateur de l'Espagne, un peuple qui puise ses racines dans la plus haute Antiquité. Étrangement, le Danemark et la Suède vont à leur tour s'approprier l'héritage des Gètes et des Daces. Ces peuples étaient installés à l'extrême nord du monde connu par les Romains. À l'époque médiévale, cet extrême nord du monde romain est assimilé à celui de l'Europe, permettant aux nations septentrionales de se présenter comme les descendantes de ces peuples de l'Antiquité, toujours dotés de qualités ambi-

gués qui évoluent entre barbarie et savoir, sauvagerie et noblesse.

Avec l'époque moderne (chapitre 4), cette appropriation des Gètes, identifiés aux Goths, ne disparaît pas. Ce sont les mécanismes d'appropriation qui évoluent, toujours dans le but de renforcer le roman national naissant ou de légitimer la domination politique d'une famille. En Espagne, elle passe par la symbologie et l'héraldique des souverains qui cherchent ainsi à se doter d'une généalogie mythique (les flèches du blason des Rois Catholiques). Carbó García souligne également les contradictions du XVIII^e siècle : si la *Real Academia de la Historia*, fondée en 1738, affirme sa volonté d'élaborer une histoire critique visant à démasquer les fables élaborées au cours des siècles précédents, certains de ses membres n'hésitent pas à recourir au mythe Gètes/Goths à des fins politiques. Les cas d'Ignacio de Luzán et de Martín de Ulloa sont ici exemplaires. Il faut finalement attendre le XIX^e siècle pour que cette appropriation disparaisse. L'association Gètes/Goths servait avant tout la royauté en lui donnant une légitimité (due à ses origines lointaines) et en conférant aux souverains des qualités exceptionnelles (héritées des Gètes). Après 1812, la situation change : les historiens s'intéressent toujours aux Goths, mais pour les présenter comme les précurseurs de l'unité religieuse et politique de la péninsule. Dès lors, il n'est plus nécessaire de recourir aux Gètes. La fin du chapitre 4 s'intéresse aux mécanismes d'appropriation et aux discours élaborés au même moment ailleurs en Europe : les cas de la Scandinavie (notamment la Suède), du Saint-Empire, de la Prusse, de la Pologne et de la Roumanie sont ainsi successivement étudiés.

Avec l'époque contemporaine (chapitre 5), l'auteur souligne que l'importance des Gètes dans le discours identitaire s'est réduite, sans toutefois disparaître. Les discours nationalistes et les régimes dictatoriaux ont continué d'y chercher une

légitimité (les cas polonais, espagnol et roumain sont évoqués).

En somme, l'étude de Carbó García est d'abord une analyse des différents discours historiques et identitaires qui passent par l'appropriation de l'identité et de l'histoire des Gètes et des Daces, assimilés aux Goths. Mais elle est aussi une réflexion sur les agents, les formes et les voies utilisés pour transmettre ces discours.

Grégory REIMOND
Chercheur associé

UT2J – PLH-ERASME

gregoryreimond1984@gmail.com

Franz CUMONT,

Astrologie. Volume édité par Danny Praet et Béatrice Bakhouché avec la collaboration d'Annelies Lannoy et d'Eline Scheerlinck, Bibliotheca Cumontiana, Scripta Minora – IV, Academica Belgica, Institut historique belge de Rome, Nino Aragno Editore, 2014, diffuseur Brepols Publishers, 416 p. + LVII, 75 euros / ISBN 978-90-74461-79-5.

The publication of the fourth volume of the Bibliotheca Cumontiana, containing the minor works on astrology of the Belgian scholar, is certainly a very good piece of news for all the specialists of antiquity, Classicists and Orientalists as well. The interests and the researches of Cumont had in fact so many ramifications in different branches of the history of the ancient world that the present collection certainly will satisfy very many scholars who expected such a useful volume since a long time.

The present book contains 34 different articles of Cumont, whose pertinence ranges from Greek and Roman studies to Mesopotamia and Iran. The volume is opened by a short introduction entitled *Projet éditorial* (p. III-IV) by the Comité de rédaction, a *Table des matières* (p. V-VII),

and a *Préface* (p. IX-XIV) by Danny Praet (Gent University). Then, the reader will find a useful *Introduction aux Scripta Minora Cumontiana : textes sur l'astrologie* (p. XV-XLI) by Béatrice Bakhouche (Université de Montpellier III), followed by another very pertinent introductory essay, entitled « *Le problème de l'astrologie* » dans *le contexte idéologique de l'affaire Cumont : les relations entre religion et sciences dans l'Antiquité et dans les universités d'État belges* (p. XLIII-LVII) again by Danny Praet. The volume is closed by two very good indexes, one of the names and of the ancient terms (p. 399-410) and a following one concerning the modern authors quoted in the articles (p. 411-416).

The importance of all the studies here collected is so deep that I do not dare to insist on their significance for the history of ancient studies; the volume results certainly worth of attention by itself. The single articles have been re-edited (i.e. re-typed) in a way that permits to identify the original pagination thanks to a continuous reference to the original page that is put in square brackets. Furthermore, I must observe that also the choice of the single articles is absolutely sound. The editors prudently explain that in some cases the subject of some articles crossed the domain of different disciplines, so that the definitive arrangement in one or another volume of these *Scripta Minora* was not so easy, in particular when we consider that the full bibliography of Cumont contains 1028 (presently known) titles.

Thus, from this short presentation of the volume it is clear that we have to do with a remarkable collection, which will be indispensable in future studies on ancient astrology. But apart from these evident merits, I would like to dedicate few remarks on the introductory articles, which equally result of great interest.

The *Préface* by D. Praet gives a very exhaustive overview of the editorial project, which should contain seven thematic volumes, while most of the reviews,

apparently more than 297, will be put at disposal of the readers on the public website of the *Scripta Minora* (see p. X, n. 3). This is certainly a very good decision that should increase the interest for the precious bibliographical material left by Cumont. This preface is also useful for the presentation of the complex editorial work endorsed by the academic and scientific board leading the whole project, and for a right recognition of the strong effort, also from the economic point of view, realized by some institutions as the Academia Belgica, the Institut historique belge de Rome, the FWO and the Universiteit Gent.

The following *Introduction* by B. Bakhouche proposes a historical key of interpretation of the astrological studies written in the course of his long career by Cumont for about 45 years (p. XVII). She shows how Cumont rewrote or modified some of his main contributions, in particular in occasion of new translations of his original studies in another language. B. Bakhouche rightly emphasizes the close connections between astrology and Oriental religions in the framework of Cumont's approach to the subject. This explains also his deep consideration not only for the fundamental work of A. Bouché-Leclercq (*L'astrologie grecque*, Paris 1899), but his strong cooperation with scholars like Franz Boll, Wilhelm Gundel, Georg Thiele, Fritz Saxl (p. XIX). This article is also of help when we try to frame the important relations of Cumont with prominent scholars like Arthur D. Nock and Joseph Bidez, relations which resulted very seminal, for instance with the second colleague, in the case of the publication of the *Les Mages Hellénisés* (2, vols., Paris 1938). Bakhouche's precious essay of interpretation is remarkably important for many aspects of Cumont's study of astrological matters, which cannot be discussed here in details, although I want to underline the correct observation that in Cumont "la sur-évaluation de l'héritage chaldéen est indéniable" (p. XXIII). I believe that nowadays the greatest effort

in our work is that of trying to clarify or to identify in a more precise way what is really attributable to the Mesopotamian and/or Iranian world with respect to a generic and sometimes indistinguishable mass of *Chaldaica* that in many cases have nothing strictly Oriental. Contrariwise, we must also be careful avoiding to forget that some remarks are still sound, in spite of the fact that today they must be represented in a very different light and with a number of more precise data.

The third introductory article by D. Praet is a very intriguing contribution, because it sheds further light on the bold contrast that saw the Belgian Catholic minister of Education, Édouard Deschamps (1847-1933) refusing the designation of Cumont, at that time (1910) a young full professor of the University of Gand, as full professor of Roman history, chair for which he was chosen with the unanimous vote of his Faculty. The details of the *affaire Cumont*, on which already Corinne Bonnet has written a number of very pertinent papers, based on a number of first hand researches in the archives and on the epistological documentation still at disposal (p. XLIII-XLIV, n. 2), have been resumed and presented in a very balanced reappraisal of this sad event. As known, after a rude contrast, Cumont decided to resign (February 1910) from the University of Gand, but the article shows in a very clear way the international consideration already attributed to this scholar, who, in fact, was immediately invited to deliver a cycle of lectures in Uppsala by Nathan Söderblom, event to which a sort of intellectual *tournée* in the USA followed. In addition, Danny Praet focuses on the fact that the anticlericalism of Cumont never became a sort of anti-religious attitude, and that he simply insisted on the right to maintain a separation between science and politics, history of religion and theology.

Antonio C.D. PANAINO
University of Bologna
antonio.panaino@unibo.it

Koen DE TEMMERMAN
et Kristoffel DEMOEN (éd.),
*Writing biography in Greece and Rome:
narrative technique and fictionalization*,
Cambridge, Cambridge University Press,
2016, 354 p.,
96 dollars / ISBN 9781107129122.

Le collectif sur l'écriture biographique antique paru sous la direction de De Temmerman et Demoen s'inscrit dans une perspective littéraire plutôt qu'historiographique et s'attarde en particulier aux rapports qu'entretient le genre biographique avec la fiction sur le plan des techniques narratives. Les contributions de De Temmerman et de Konstan et Walsh, qui composent une première partie brillante, sont au cœur des raisonnements développés dans les autres articles.

De Temmerman étudie d'abord la démarcation entre vérité et biographie, et remarque que les biographes peuvent transgresser cette ligne consciemment, en arrangeant les scènes en fonction de la psyché des personnages. Dans cette veine, Almagor estime que l'intérêt de Plutarque pour ce qui aurait pu se produire est lié à ses interrogations sur l'inéluçabilité et sur la complexité du caractère des personnages. Power montre, de même, que Suétone tire parti d'éléments fictionnels qu'il estime néanmoins utiles, et considère que les poèmes écrits à propos d'un personnage peuvent servir de sources légitimes pour le connaître dans la mesure où ils tirent leur origine de la vérité : le caractère des personnages constitue, pour le biographe, la réalité la plus importante.

Les biographes, d'après De Temmerman, peuvent également « fictionnaliser » leur œuvre en fonction des modèles littéraires ou de l'intertexte sur lesquels ils s'appuient, thèse qu'illustrent plusieurs contributions. Christy montre ainsi que si les lettres de Chion évoquent les lettres de Platon, elles proposent plutôt Xénophon comme modèle idéal sachant joindre l'action à

la réflexion philosophique. Pour Gray, le traducteur grec de la *Vita Malchi* de Jérôme y corrige des propos qu'il estime subversifs, supprime des propos philologiques ou ethnographiques considérés inutiles, et introduit bon nombre de citations bibliques qui justifient divers éléments de l'intrigue. Praet fait valoir que la riche intertextualité de la *Vita Martini* fait de Martin un second Christ, imitant Jésus jusqu'à l'émulation. L'intertextualité est aussi l'occasion de jeux littéraires : Ash, par exemple, note que chez Suétone, les scènes d'assassinats — dans lesquelles la frontière entre fiction et historicité est floue en raison de la complexité de ces événements, des inspirations littéraires des assassins eux-mêmes et des enjeux politiques qui entraînent la partialité des témoins oculaires et des contemporains — sont l'occasion pour l'auteur d'exposer ses capacités littéraires. Robiano remarque que l'Apologie d'Apollonios de Tyane permet à Philostrate d'établir une connivence avec un lecteur éduqué, aussi le riche intertexte qui évoque le Socrate du *Criton* et du *Phédon*, Pythagore, Homère et les tragiques unifie les voix de l'auteur, du narrateur et du personnage principal. Burgersdijk montre que dans l'*Histoire Auguste*, l'attribution des informations à des sources conformément aux conventions alors que ces sources sont en partie fictives, permet à l'auteur de semer la confusion concernant l'historicité des sources tout en entraînant le lecteur à être de connivence dans son jeu. Pitcher estime enfin que la vie d'Homère relatée chez Héliodore — où un Kalasiris aux vues cosmopolitiques fait d'Homère un Thébain — s'inscrit dans la logique du roman grec, qui s'approprie des procédés biographiques et historiographiques afin de les parodier, et met en valeur l'originalité narrative de la biographie de Chariclée dans les Éthiopiennes, qui n'est pas organisée de manière chronologique.

Selon De Temmerman, tout biographe va en outre au-delà des faits en s'intéressant à

la vie mentale de son objet d'études, ce qui invalide l'opposition habituelle entre vérité et fiction et entraîne la nécessité d'adopter des critères d'analyse plus fluides. Les biographes, qui s'inscrivent dans une tradition de matériel existant, ne peuvent attribuer à leurs personnages des caractéristiques arbitraires, aussi la fictionnalisation de la biographie va-t-elle de pair avec le souci de vraisemblance. La contribution de De Pourcq et Roskam constitue un excellent plaidoyer en faveur de cette thèse, en montrant que chez Plutarque, les manipulations de la vérité apparaissent non comme des éléments de fiction mais comme un effort de vraisemblance : la fiction permet de mieux accéder à la vérité. Dans une perspective similaire, Kechagia note que les morts de philosophes dans les *Vies* de Diogène Laërce ont valeur de vérité philosophique : en s'appuyant sur les doctrines des personnages, ces récits fictifs montrent comment de véritables philosophes doivent mourir.

Konstan et Walsh insistent quant à eux sur la différence qu'il y a entre « vies » et « biographies ». Contrairement à la biographie qui se distingue des autres genres narratifs en raison de la volonté de vérité et de l'utilisation de sources, les *bioi* entretiennent avec les autres genres des frontières floues. Ainsi, Konstan et Walsh identifient deux espèces de vies : la première, qui rend compte des valeurs civiques dominantes et a tendance à mettre l'accent sur les vertus civiques et sur le caractère des personnages, est souvent organisée de manière chronologique, tandis que la seconde, qui s'inscrit en faux par rapport aux valeurs dominantes et met plutôt en valeur les ressources et l'intelligence des personnages, est plus souvent composée sous forme d'épisodes. L'excellent article de Karla illustre très bien comment les caractéristiques formelles propres aux vies subversives, telles que les identifient Konstan et Walsh, permettent d'examiner le caractère populaire de la *Vie d'Ésope* sur le plan esthétique, et donc d'en

définir le lectorat idéal. Beck, quant à lui, réfléchissant aux rapports entre la structure de la biographie et son authenticité, observe que Xénophon et Lucien, qui ont connu les personnages dont ils rédigent les vies, mettent l'accent sur leur personnalité (unique) plutôt que sur leur caractère (moralement bon ou mauvais). Knöbl observe enfin que la confusion entre historicité et fiction à l'intérieur des lettres pseudo-hippocratiques aux Abdéritains est due notamment à la temporalité épistolaire, qui crée des ralentissements de l'action, ce qui contribue au suspense du récit.

L'ensemble de l'ouvrage est d'une grande qualité et d'une grande cohérence. Si les seize contributions intéresseront les chercheurs dont les travaux portent spécifiquement sur l'une ou l'autre des œuvres abordées — j'ai lu avec plaisir les articles de Kechagia, Christy et Knöbl — elles ont surtout le mérite de s'éclairer les unes les autres, ce qui est utile à ceux qui étudient les techniques narratives et qui, dans un ouvrage portant sur des œuvres aussi variées, doit être souligné.

Mathilde CAMBRON-GOULET
Université du Québec à Montréal
cambron-goulet.mathilde@uqam.ca

Hans-Christian GÜNTHER (dir.),
Augustus und Rom : 2000 Jahre Danach,
Nordhausen, Verlag T. Bautz, Studia
Classica e Mediaevalia 9, 2015, 348 p.,
60 euros / ISBN 978-3959480000.

La commémoration des deux mille ans de la mort d'Auguste fut accompagnée d'une multitude de colloques et de journées d'étude. Ces actes s'inscrivent bien dans cette vague d'engouement pour le principat d'Auguste. La journée d'étude intitulée *Augusto e Roma, 2000 anni dopo* se déroula le 19 septembre 2014 à Rome. La rapidité d'édition des actes est d'ailleurs

assez remarquable, mais au détriment de relectures, puisque John Scheid se voit appeler Scheidt dans le sommaire. En outre ce manque de relecture se remarque par la présence significative de coquilles. Par exemple (p. 135), F. Hurlet et B. Mineo se voient appeler dans une bibliographie : « Murlet, M / E. Minco E. ».

Quoi qu'il en soit *Augustus und Rom : 2000 Jahre Danach* se veut singulier dans cette vague de commémoration, en mêlant pluralité des approches antiques (artistique, historique, juridique, littéraire et poétique) et réception philosophique avec Hegel et Heidegger. Volontairement éclectique, ce *symposium* réunit également des collègues d'horizons divers (Allemagne, France, Espagne, Italie et Suisse).

La première contribution de H.-C. Günther (*Augustus nach 2000 Jahren*, p. 15-45) peut être considérée comme une introduction. Selon lui, la figure toujours actuelle d'Auguste est trop importante pour être laissée aux fascistes, car elle a influencé la culture et l'histoire européennes. Pourtant Auguste est très souvent connoté et il rappelle que l'œuvre magistrale de R. Syme occupe une place importante dans la controverse. La vision du *princeps* est alors inséparable de la montée des totalitarismes et de la Seconde Guerre mondiale. L'empreinte politique augustéenne a également inspiré une multitude de gouvernants, comme Louis XIV. L'auteur ne ressent aucune gêne en comparant Auguste à Staline ou Mao, sous prétexte qu'ils étaient « tous impitoyables et sans scrupules ». Par ailleurs l'analyse des « empires » de l'époque contemporaine et de leurs rapports avec la Rome augustéenne ne convainc pas forcément.

Il programma augusteo nel IV libro delle elegie di Properzio de P. Fedeli (p. 47-66) met en avant les polémiques liées à la politique augustéenne, en rappelant des éléments déjà bien connus et il replace l'œuvre de Properce dans la poésie contemporaine. Le *Princeps* a ainsi préféré la continuité

à la rupture ; un trait aussi visible dans la poésie élégiaque où le prince est représenté comme un innovateur ancré dans la tradition. La poésie augustéenne est encore au cœur du long article (p. 67-136) de H.-P. Syndikus (*Das Wesen der augusteischen Dichtung*). Cette contribution permet de donner une vision très large de la poésie et de ses rapports avec le pouvoir augustéen et la pensée grecque d'une part, mais aussi de revenir sur les interprétations des Modernes. Le poète se considérait alors souvent comme un *uates*. En outre la taille considérable des compositions mettant l'accent sur les origines contribue à une nouvelle appréciation des traditions romaines sans omettre le poids de l'Italie. H.-C. Günther s'inscrit ensuite dans la continuité de l'article précédent (*Augustus und die Dichtung*, p. 137-162) et rappelle une évidence : tous les poètes n'étaient pas politisés. L'article accumule les défauts : approches psychologiques, jugements de valeur douteux, parallèles anachroniques et malvenus (John Wayne, JR de *Dallas*)... La bibliographie compte trente titres dont la moitié est consacrée à la production de l'auteur. D. Liebs (*Augustus schützt das Recht*, p. 163-215) s'intéresse aux formes législatives développées par Auguste pour protéger le droit dans toute sa diversité : droit constitutionnel, droit pénal... Le propos est clair et organisé. L'analyse est détaillée et les mesures sont replacées dans une chronologie précise, en renvoyant aux sources antiques. Ensuite J. Scheid (*Auguste et la religion*, p. 217-242) précise que les croyances d'Auguste n'importent guère et que nous manquons de sources. L'intérêt porte sur la « politique religieuse », même si l'auteur rappelle justement l'anachronisme de cette expression. Le ritualisme ne doit pas être sous-estimé et Auguste redonna à la *respublica* sa forme religieuse antérieure. L'analyse est claire et précise ; elle s'impose pour une première approche de la religion à l'époque augustéenne. Après des précisions bien connues sur la statue de

l'Auguste Prima Porta, A. Stavru (Graphike, andriantopoiia e thorakopoiia nell'*Augusto di Prima Porta. Una lettura efrastica di Xenoph.*, Mem. III 10, p. 243-280) analyse la place de l'art dans la pensée grecque, particulièrement chez Xénophon, et son influence sur la conception de cette statue. Cette lecture ekphrastique manque hélas de précision. V. Rocco Lozano (*La Romanitas nella filosofia di Hegel*, p. 281-313) ne s'intéresse pas à la figure augustéenne, mais analyse dans un propos structuré les allusions au monde romain dans l'œuvre hégélienne. L'article suivant de I. de Gennaro et G. Zaccaria (EYΔAIMONIA FELICITAS BEATITUDO : *La romanità allo specchio della Seinsfrage. Heidegger e Roma*, p. 315-348) traite peu du *princeps* hormis pour des points ponctuels comme sa *felicitas*.

L'ensemble manque hélas de cohérence. De surcroît il apparaît difficile de comprendre l'esprit de cette journée d'étude, au-delà de la juxtaposition d'interventions de taille et de qualité inégales. Les comparaisons récurrentes ou les allusions pléthoriques aux régimes totalitaires du xx^e s. sont plus que lassantes. Oui il est possible de traiter l'Histoire augustéenne sans tenter des parallèles parfois très hasardeux. Toutefois de nombreux points positifs peuvent être mis en avant : quelques articles sont brillants et chaque article est assorti d'une bibliographie sélective fort commode.

Cyrielle LANDREA
Laboratoire ANHIMA UMR 8210
cyrielle.landrea@orange.fr

Steven HUNT,
Starting to Teach Latin,
London. Oxford. New Delhi.
Sydney, Bloomsberry, 2016, 196 p.,
35, 95 dollars / ISBN 978-1-4725-3791-1.

Voilà un livre qui devrait intéresser tous nos collègues qui enseignent, à tous

les niveaux, le latin, langue, littérature et civilisation. Le conditionnel introduit le bémol suivant : dans la mesure où cet ouvrage ne concerne que les usages et les méthodes anglo-saxonnes, il sera difficile de s'en inspirer directement mais son intérêt documentaire reste entier. Il comporte trois parties, la première générale (p. 1-42), la deuxième théorique (p. 43-142), la troisième pratique (p. 143-170).

Les généralités de la première partie devraient nous toucher plus particulièrement : elles reprennent des débats que nous avons connus en France depuis des décennies, voire des siècles. On a l'impression d'entendre toujours la même chanson : l'intérêt de l'étude du latin, à qui l'enseigner, comment surmonter les crises, l'immense variété des productions fictionnelles (on notera, p. 19-20, quelques lignes intéressantes de Mary Beard, dont l'excellent *S.P.Q.R.* vient d'être traduit chez Perrin en octobre 2016).

La deuxième partie propose des méthodes d'études de la langue et s'interroge sur les façons de faire connaître la littérature latine aux élèves et aux étudiants. Deux tableaux pour décider s'il vaut mieux étudier des textes en prose ou en vers (p. 127), ou s'il faut préférer des morceaux choisis à un seul texte (p. 128).

La troisième partie fait le point sur toutes les ressources disponibles en Grande-Bretagne et aux États-Unis (méthodes, journaux, associations de professeurs, etc.).

Une riche bibliographie (p. 175-190), dont on déplore qu'elle ne contienne aucun titre en français ou en italien (je cite les pays où les questions de pédagogie du latin ont été développées) et un index (p. 191-193) complètent cette étude écrite par un auteur à qui rien – semble-t-il – n'est étranger de la pédagogie du latin.

Ana IRIARTE y LUÍSA DE NAZARE FERREIRA
(coords.),

Idades e género na literatura e na arte da Grécia antiga, Coimbra, 2015, 218 p.,
ISBN: 978-989-26-1016-0.

El presente volumen, compuesto de siete aportaciones, busca analizar la interrelación entre las diferentes categorías de género y de edad centrándose en los ignotos márgenes que, desde la historiografía tradicional, han sido soslayados al erigir en protagonistas al ciudadano en edad de combatir y, en grado menor, a la esposa oficial en edad de procrear. Privilegiando dichos márgenes, los trabajos aquí presentados enfocan la representación del universo infantil desde la perspectiva de una violencia inusitada desde nuestros nuevos parámetros sociales. Asimismo, a lo largo del volumen se evoca con frecuencia la ambigüedad de la figura del adolescente. En la franja de edad opuesta, encontramos la también ambigua ancianidad, situada a caballo entre el desdoro de una vejez improductiva en términos militares, laborales y reproductivos, y el inestimable valor que se le reconoce en la antigüedad en tanto depositaria de experiencia y saber.

Ana Iriarte, en «Semblanzas de semi-ciudadanas griegas. Sobre críos, ancianos y féminas», señala la importancia de la oposición etarea y sexual en el escenario teatral ático. Una vez subrayada la importancia otorgada por los dramaturgos griegos a esta doble diferenciación, Solón, Aristóteles y Plutarco sirven de guías a la hora de establecer el «listado» de los distintos colectivos de edad que rodeaban al grupo social hegemónico de la sociedad griega: el integrado por los ciudadanos de pleno derecho. La autora, que no pretende otra cosa que recordar de cuántas maneras se puede no-ser «absolutamente ciudadano», destaca el papel de unas mujeres que, pese a no ser ciudadanas, sí transmitían el estatus de ciudadanía a los hijos habidos en el contexto del matrimonio legítimo.

Claude AZIZA
Paris 3 – Sorbonne Nouvelle
claude.aziza@laposte.net

A continuación, Margarita Moreno, en «Las edades de la vida: infancia y vejez a través de la iconografía griega» se centra en demostrar que «Grecia es [era] un mundo dicotómico de hombres y mujeres ya desde la cuna» (p. 31). Así, tras establecer elaboradas contraposiciones entre la información sobre los ritos asociados a los niños varones y la visible desinformación que planea sobre la infancia femenina en Grecia, la autora incide en la diferente educación de unos y otros: mientras que las niñas comenzaban a aprender las que en adelante serían sus tareas dentro del *oikos*, los varones se adentraban en una instrucción tanto física como intelectual tendente a formarlos como futuros ciudadanos y hoplitas. El capítulo, que también analiza la escasa atención recibida por la vejez en las obras griegas, termina con una reflexión inquietante que une a los dos extremos de la vida en su faceta de potenciales receptores de violencia.

Luisa de Nazaré, en «Violência e infância na Grécia antiga: três aspectos de uma problemática», aborda el papel activo de niños y jóvenes en unas conductas de tipo violento cuyas manifestaciones más palpables son, por un lado, el maltrato a animales y, por otro, el cuestionamiento de la preponderancia de los adultos; es por ello que en las fuentes literarias se consigna habitualmente la necesidad de corregir físicamente a los jóvenes, aspecto que es analizado aquí a través de unas fuentes iconográficas que nos permiten observar cuáles eran las principales medidas represoras utilizadas en el contexto educativo por la sociedad griega, así como los convencionalismos artísticos imperantes, entre los que sobresale la representación del infante (siempre varón) como un «adulto en miniatura».

A renglón seguido, Katia Obrist, en «El hogar campesino para la doncella en *Trabajos y Días* de Hesíodo», analiza el papel de la mujer en una de las obras fundacionales de la literatura griega. Así, una vez descritos los principales cambios producidos durante el arcaísmo griego, se analiza la construc-

ción cultural de una «ideología de la diferencia» que establece, al menos idealmente, unos roles sociales, políticos y económicos bien diferenciados en función del género. La mujer, identificada con una tierra cada vez más valiosa, deberá ser «domesticada» por un varón que comienza a temerla de una manera compulsiva. En adelante, las mujeres (aristocráticas), privadas de toda labor exterior, tan solo podrán trabajar y contribuir a la economía familiar desde el interior de sus casas.

En «Maneras rituales de matar a una doncella: Ifigenia entre las víctimas sacrificiales eurípideas», Elsa Rodríguez clarifica el papel jugado, en algunas tragedias griegas, por las jóvenes que van a ser sacrificadas. En este sentido, tras destacar la relación existente entre la violencia y lo femenino en el registro clásico, así como la animalización de las víctimas sacrificiales antes de ser ejecutadas, se abordan aspectos de tanto interés como la (aparente) aceptación del sacrificio por parte de unas vírgenes que se limitan a ejercer un papel pasivo en las tragedias, o el nexo existente entre las mismas y Ártemis, en tanto diosa de los márgenes que protege a las doncellas antes del matrimonio.

Nuno Simões analiza, en «Problemática da prostituição masculina na Atenas clássica», una institución pederástica que es estudiada como comportamiento típico de unas élites (aunque no exclusivamente suyo) que buscaban, a través de la misma, perpetuar un contexto socio-cultural favorable a sus propios intereses. Tras poner de relieve la jerarquización de las uniones entre *erastés* y *erómenos*, el autor explica la necesidad griega de sujetar estas prácticas a unas estrictas reglas de moralidad. A continuación se analiza la prostitución masculina en sus distintas vertientes destacándose, a través del *Contra Timarco* de Esquines, las consecuencias que el ejercicio de la prostitución podía conllevar para un ciudadano ateniense: la *atimia*, esto es, la pérdida total de sus derechos políticos.

Para finalizar, Marta González estudia la representación de la vejez en los epigramas funerarios griegos de época clásica en «*Eudáimones. Dichosos ancianos del Ática*». Después de una breve mención al mito de Titono y partiendo de la irrupción de los estudios sobre la senectud en el mundo antiguo a partir de la obra de M.I. Finley, la autora analiza un corpus de estelas funerarias dedicadas a individuos ancianos de ambos sexos haciendo hincapié tanto en los adjetivos que emplean como en sus formas de representación. Así, mientras que las imágenes de varones sí marcan la edad del difunto, la apariencia de las mujeres ancianas no varía respecto a la de las mujeres en época fértil. Como resume la autora, «al igual que no hay *ciudadanas*, no hay *ancianas* equivalentes, socialmente, a la clase de los *gérontes*» (p. 187).

Nos hallamos, pues, ante un estudio de historia social y cultural sumamente novedoso ya que incide en unos aspectos etarios frecuentemente soslayados por una historiografía que, hasta hace muy poco tiempo, no se había interesado por este tipo de temas. Asimismo, ha de destacarse la exhaustiva búsqueda bibliográfica realizada por los autores de este libro colectivo que se erige, por méritos propios, en una referencia ineludible para todos aquellos investigadores e investigadoras que quieran acercarse a la realidad social del mundo griego desde una perspectiva novedosa a la par que metodológicamente rigurosa.

Borja MENDEZ SANTIAGO
 Universidad de Oviedo
 uo196561@uniovi.es

M. JANKOWIAK et F. MONTINARO,
Studies in Theophanes,
 Paris, Association des Amis du Centre
 d'Histoire et Civilisation de Byzance, 2015,
 Travaux et mémoires 19, XII + 516 p.,
 90 euros / ISBN 978-2-916716-58-9.

C'est un livre important que donnent ici M. Jankowiak et F. Montinaro, la première synthèse sur la *Chronique* attribuée à Théophane le Confesseur († 817 ou 818), vingt ans après la traduction anglaise commentée de C. Mango et R. Scott (*The Chronicle of Theophanes Confessor: Byzantine and Near Eastern history AD 284–813*, Oxford, 1997), qui avait renouvelé les bases du débat scientifique autour de cette œuvre majeure, source essentielle pour l'histoire des premiers siècles du Moyen Âge byzantin.

La cohérence de ce volume collectif, issu d'un colloque organisé à Paris par les éditeurs à l'automne 2012, est tout à fait remarquable. Les vingt-quatre contributions qui le composent sont regroupées en ensembles thématiques traitant de l'auteur (1: « The authorship of the *Chronicle* »), de la transmission – au sens large – de l'œuvre (2: « Transmission, transcription, translation ») et de son contenu historique (3: « Theophanes and early byzantine history », 5: « Theophanes and recent history »). Un ensemble de chapitres s'intéresse en outre à la source orientale de Théophane pour les événements des VII^e et VIII^e s., qu'il partage entre autres avec la chronique de Michel le Syrien, et dans laquelle Lawrence I. Conrad (« Theophanes and the Arabic historical tradition: some indications of intercultural transmission », *Byz. Forsch.*, 15, 1990, p. 1-44) a proposé de reconnaître l'ouvrage de Théophile d'Édesse († 785) (4: « Theophilus of Edessa »). Pour être cohérent, le volume n'en est pas pour autant univoque et des points de vue opposés sont défendus sur plusieurs questions cruciales, comme par exemple l'identification de l'auteur et le rôle plus ou moins grand du travail préparatoire de Georges le Syncelle dont Théophane

poursuit la *Chronique* pour les années 284-813. Ce débat transparait dans l'ensemble du volume, mais est plus particulièrement traité dans la première section. Après C. Mango, Warren Treadgold ne reconnaît à Théophane qu'un rôle secondaire dans la composition de la *Chronique*, qui devrait presque tout à Georges le Syncelle. Dans sa contribution, Treadgold entreprend de reconstituer la vie et la carrière de ce dernier et montre qu'il avait les qualités requises pour préparer le matériau à partir duquel, après sa mort, Théophane aurait compilé sa *Chronique* (« The life and wider significance of George Syncellus », p. 9-30, reprenant en partie la matière de W. Treadgold, *The middle Byzantine historians*, New York 2013, p. 38-63). À l'opposé, Constantin Zuckerman attribue un rôle majeur à Théophane, qu'il n'identifie cependant pas à l'abbé de Megas Agros, comme le veut le titre donné dans les manuscrits. Quoi qu'il en soit, il demeure pertinent de chercher à distinguer les éléments propres à la rédaction finale de l'œuvre de ceux relevant du travail de Georges le Syncelle, à quoi s'emploient Marek Jankowiak et Andrzej Kompa (« Framing universal history: Syncellus' canon and Theophanes' rubrics », p. 53-72 et « In search of Syncellus' and Theophanes' own words: the authorship of the *Chronographia* revisited », p. 73-92 respectivement). L'article de Lee Mordechai, intégré à la dernière section de l'ouvrage en raison de sa thématique, aborde également de front cette question et met en exergue, par une analyse statistique, le rôle spécifique de Théophane – quelle que soit son identité (« The last century of Theophanes' *Chronicle*: a statistical approach », p. 445-466). Formant transition avec la section suivante, la contribution de Jesse Torgerson étudie la tradition manuscrite conjointe des chroniques de Georges le Syncelle et de Théophane qui tend à démontrer que ces œuvres ont été d'emblée lues comme un tout, ce qui renforce l'hypothèse d'une forte dépendance entre les deux auteurs

(« From the many, one? The shared manuscripts of the *Chronicle* of Theophanes and the *Chronography* of Synkellos », p. 93-117). Dans la seconde section, Filippo Ronconi, qui étudie aussi l'*Oxoniensis Christ Church Wake* 5 et le *Vaticanus gr.* 155, revient sur la date du ms. *Parisinus gr.* 1710, qu'il tend à placer dans le troisième quart du IX^e s. et dont il suppose qu'il contenait originellement aussi le texte de Georges le Syncelle (« La première circulation de la « *Chronique* de Théophane » : notes paléographiques et codicologiques », p. 121-147). Les contributions suivantes s'intéressent particulièrement à la diffusion de la *Chronique* et à sa réception (Bronwen Neil, « Theophanes Confessor on the Arab conquest: the Latin version by Anastasius Bibliothecarius », p. 149-157 ; Juan Signes Codoñer, « Theophanes at the time of Leo VI », p. 159-176, qui suppose que l'*Ox. Christ Church Wake* 5 et le *Vat. gr.* 155 représentent une seconde édition de la *Chronique* datant du tout début du Xe s. ; Federico Montinaro, « The *Chronicle* of Theophanes in the indirect tradition », p. 177-205 ; Anna-Marija Totomanova, « The *Chronicle* of Theophanes the Confessor in the Slavic tradition », p. 207-235). Les sources de Théophane sont au cœur de la majorité des contributions des sections ultérieures. La comparaison de la *Chronique* de Théophane avec certains textes conservés qui ont pu lui servir directement ou indirectement permettent d'apprécier la manière dont l'auteur a travaillé son texte. Synthétisant ses précédentes contributions sur le sujet, Roger Scott revient ainsi sur la manière dont Théophane utilise Malalas : bien qu'il ait disposé d'une version manifestement plus complète que celle transmise par la tradition directe, Théophane, par la sélection qu'il opère et les modifications qu'il apporte au texte de Malalas, propose bien sa propre vision du passé (« The first half of Theophanes' *Chronicle* », p. 239-260). Anna Kotłowska et Łukasz Różycki montrent qu'il en est de même pour la manière

dont Théophane exploite les *Histoires* de Théophylacte Simocatta (« The battle of Solachon of 586 in light of the works of Theophylact Simocatta and Theophanes », p. 315-326). Bernard Pouderon explore pour sa part les relations entre Théophane et l'*Histoire ecclésiastique* de Théodore le Lecteur, soulignant le rôle spécifique de l'épitomé de celle-ci et d'une source possible de Théodore et de son épitomateur, que Théophane aurait pu utiliser également : Jean Diacrinoménos (« Théophane, témoin de l'Épitomé d'histoire ecclésiastique de Théodore le lecteur ou de Jean Diacrinoménos ? », p. 279-314). Dans une perspective classique de *Quellenforschung*, plusieurs autres contributions explorent les possibilités d'identifier les sources perdues sur lesquelles se serait appuyé Théophane (Geoffrey Greatrex, « Théophane et ses sources sur la guerre d'Anastase I^{er} contre les Perses », p. 269-278 ; Stephanie Forrest, « Theophanes' Byzantine source for the late seventh and early eighth centuries, c. AD 668-716 », p. 417-444 ; Dmitry Afinoginov, « Style, structure, and authorship of the hypothetical source of Theophanes for the reigns of Leo III and Constantine V », p. 467-472 ; et la section consacrée à Théophile d'Édesse et les sources orientales de Théophane : Robert G. Hoyland, « Agapius, Theophilus and Muslim sources », p. 355-364 ; Muriel Debié, « Theophanes' "Oriental source": what can we learn from Syriac historiography? », p. 365-382 ; Maria Conterno, « Theophilos, "the more likely candidate"? Towards a reappraisal of the question of Theophanes' "Oriental source(s)" », p. 383-400 ; Andy Hilken, « Before the Eastern source: Theophanes and the late Syriac Orthodox chronicles, 4th-6th centuries », p. 401-413). James Howard-Johnston montre enfin que, pour les événements les plus récents, l'information de Théophane dérive de communiqués officiels, ce qui explique la précision de son récit, mais n'en augmente pas pour autant l'objectivité (« Theophanes on the recent past: the crisis of 782 and its

antecedents », p. 473-490). Les autres contributions traitent de la manière dont Théophane aborde dans son œuvre la vénération des reliques (Irina Tamarkina, « Veneration of relics in the *Chronicle* of Theophanes », p. 261-267) et les réalités que, d'un point de vue moderne, on peut rattacher à l'économie (Salvatore Cosentino, « La perception du domaine économique dans la *Chronographie* de Théophane », p. 327-352). Des index des sources, des manuscrits et des anthroponymes et toponymes permettent de s'orienter dans cet ouvrage dense et stimulant qui jette les bases de toute nouvelle discussion sur Théophane et sa *Chronique*.

Olivier GENGLER

Académie des Sciences de Heidelberg /
Université de Tübingen
ogengler@yahoo.fr

Barbara LEVICK,

Catilina,

Londres - New York, Bloomsbury

Academic, 2015, 134 p.,

24,95 dollars / ISBN 9781472534897.

La collection *Ancients in Action* a un double but : offrir de courtes biographies sur des figures essentielles de l'Histoire ancienne et en analyser la réception dans la civilisation occidentale. B. Levick s'est ainsi vu confier la tâche d'écrire une brève monographie sur le controversé Catilina, en souhaitant replacer l'épiphénomène de la conjuration dans le temps long, même si elle a joué un rôle dans l'effondrement de la *res publica*. La thèse de ce livre est de considérer les politiciens comme des victimes des règles civiques. Forcés de jouer un jeu politique dont les règles sont fixées depuis trop longtemps, certains hommes politiques seraient obligés de casser les règles. Selon cette perspective, Catilina, Pompée et Cicéron seraient tous victimes d'un « militaristic slave state ».

Dans la préface, Catilina est comparé au britannique Guy Fawkes. La conjuration du patricien et sa postérité sont surtout dues au traitement des sources, notamment les œuvres de Cicéron et de Salluste. D'ailleurs la version cicéronienne n'a pas été critiquée avant le XIX^e s., ce qui a indéniablement contribué à l'image négative du patricien. L'historiographie plus récente est plus partagée.

B. Levick organise ensuite son propos en sept chapitres, dont un prologue (« An Italian City under Roman Siege ») qui met l'accent sur la crise républicaine depuis la guerre sociale et le capital symbolique de la *gens Sergia*, un critère indispensable dans une âpre compétition aristocratique et un accélérateur de carrière indéniable. Le deuxième chapitre est ensuite consacré à l'époque post-syllanienne, en se posant la question de l'existence de « partis politiques » à Rome. B. Levick souligne à nouveau l'importance du prestige patricien dans la compétition aristocratique, ainsi que le rôle du peuple dans les mécanismes civiques. Le chapitre suivant (« Politicians and their Problems ») s'intéresse d'abord à l'ascension de Cicéron et de Pompée pour mieux replacer la carrière de Catilina so-disant marquée par le meurtre et la dépravation avec des événements bien connus (meurtre de Gratidianus, liaison avec une vestale...) et les démêlés judiciaires du patricien. Le dernier sous-chapitre est consacré à l'ascension de César. La prétendue « première conjuration » de Catilina en 66-64 est au cœur du quatrième chapitre. Ces années sont fortement marquées par une instabilité politique et c'est dans ce contexte que Cicéron accède au consulat.

Le chapitre cinq (« The Catilinarian Conspiracy of 63 », p. 41-85) est forcément le plus conséquent. B. Levick prend bien soin de rappeler le contexte général, comme la politique menée par Cicéron ou le procès de Rabirius, tout en soulignant le problème des dettes ou le rôle du peuple romain et des Italiens. À ce titre, notons une descrip-

tion fort intéressante du soulèvement par zone géographique (p. 47-48) qui permet de mieux mesurer l'impact spatial de la conjuration de Catilina qui ne saurait évidemment se limiter à l'*urbs*. D'ailleurs les ramifications territoriales de la conjuration s'appuient nettement sur le mécontentement et l'existence d'un climat de révolte parfois endémique. Tout ce contexte permet donc de relativiser l'épisode strict de la conjuration née de l'impossibilité du patricien d'accéder au consulat. Ses alliés sont passés en revue, en mettant en avant le *topos* antique de leur dépravation. L'attention se porte également sur les mécanismes de répression avec la déclaration de *tumultus* et surtout le recours au *senatus consultum ultimum* ; avant de s'intéresser à l'échec et à l'élimination de Catilina et de ses partisans.

Le chapitre six s'intéresse aux lendemains de la conjuration et surtout au combat politique de Cicéron qui dut à la fois faire face au retour de Pompée et aux accusations d'exécutions arbitraires qui entraînaient d'ailleurs son exil. L'insurrection en Italie devait vite être matée par Cicéron pour éviter que Pompée apparaisse encore comme un sauveur à son retour. Catilina aurait par ailleurs entretenu une correspondance avec Pompée alors en Orient selon B. Levick.

Le dernier chapitre (« Historiography and Villainy ») est consacré à la réception de Catilina dans les sources antiques et modernes, y compris théâtrales. La réhabilitation du personnage s'effectue progressivement à partir du XIX^e s.

L'ouvrage se veut accessible au grand public avec une chronologie commode (p. VIII-X), mais hélas sans notes. *Catiline* est une mise au point rapide pour se familiariser avec la période, avant de consulter des ouvrages spécialisés. C'est justement la vocation de la collection *Ancients in Action* et de ce point de vue le contrat est rempli. Toutefois l'absence de notes, de références précises aux sources et à l'historiographie

sont très regrettables. Ainsi la citation de longs passages des sources n'a pas de sens sans une référence précise autre que le nom de l'auteur. Le travail du lecteur qui souhaite en savoir davantage s'avère parfois très compliqué. Les lacunes bibliographiques sont aussi un parti-pris de la collection qui préfère inclure une petite section de lectures complémentaires (p. 125-130).

Le grand public est certes la cible, mais cela contribue également à des comparaisons anachroniques ou malvenues. Par exemple le prestige des patriciens romains ne peut pas être comparé à celui des familles anglaises qui avaient des ancêtres ayant traversé la Manche avec Guillaume le Conquérant (p. 4). En outre le refus d'un gouvernement provincial par Pompée après son premier consulat ne saurait être comparé au retrait du général de Gaulle à Colombey-les-Deux-Eglises (p. 22).

Cyrielle LANDREA
Laboratoire ANHIMA UMR 8210
cyrielle.landrea@orange.fr

Bruce LINCOLN,
Politique du paradis. Religion et empire en Perse achéménide,
(Histoire des religions 2), Genève,
Labor et Fides, 2015 (éd. or. anglaise,
Leuven, Peeters, 2012), 142 p.,
20 euros / ISBN 978-2-8309-1570-9.

Éminent historien des religions à Chicago, Bruce Lincoln propose ici une analyse originale et passionnante des relations entre empire, religion et politique dans le monde perse. Ces textes émanent de conférences données au Collège de France et montrent comment l'imaginaire politique construit une représentation du pouvoir autour de la notion de « paradis » (en grec *paradeisos*), cet espace clos qui rassemble toutes les espèces animales et végétales, ce microcosme qui subsume la diversité

de l'empire et qui renvoie à la création originelle et parfaite du dieu Ahura Mazda, protecteur des Grands Rois. Le paradis est la métaphore d'un empire solidement tenu par le roi, rassemblé autour du pivot que constituent la capitale et le roi, et capable de réunir, en vertu d'une ambition englobante et universalisante, la variété des peuples, des animaux, des arbres et des plantes, bref du vivant. Pour construire son parcours, B. Lincoln sollicite une grande variété de sources, comme les inscriptions royales perses, les traités zoroastriens de mythologie, les textes des historiens grecs, divers passages de l'Ancien Testament, de sorte que ce livre est susceptible d'intéresser un large public d'antiquisants ou d'historiens des religions.

Le volume contient quatre sections thématiques : 1. « À la recherche du paradis perdu » ; 2. « La vérité du roi » ; 3. « L'espace, le mouvement et le climat dans l'imaginaire achéménide » ; 4. « Il faut cultiver notre jardin : de l'horticulture et de l'impérialisme Achéménide », avec un appendice sur « La mythologie zoroastrienne des plantes ». Le volume est doté d'un glossaire et d'une liste des sources. On signalera aussi aux p. 7-14 le bel et riche « Avant-propos des éditeurs », Daniel Barbu et Nicolas Meylan, qui mettent très bien en évidence le parcours et les qualités propres de la démarche de B. Lincoln, en particulier ce « comparatisme linguistique » qui fait toute la valeur de son approche au plus près des sources, mais avec une ampleur d'analyse rare qui lui permet, en partant des discours, d'en décoder les usages stratégiques, c'est-à-dire politiques, économiques, sociaux. Or, précisément, le « paradis » est une production discursive hautement idéologique, comparable à celles que nos sociétés contemporaines secrètent. C'est pourquoi on adhérera sans réserve au constat des éditeurs (p. 10) : « L'histoire des religions devient, dans cette perspective, un outil critique qui permet de réfléchir sur le monde dans lequel nous vivons. » À travers la notion de paradis, ce sont donc

les mécanismes d'autorité, transcendante et éternelle, qui sont décodés. En effet, l'institution perse que ce mot recouvre renvoie à une cosmologie et sotériologie, d'une part, à une idéologie du pouvoir impérial de l'autre.

Lieu de perfection et de protection (le terme désigne au départ le mur d'enceinte qui entoure un territoire), le paradis engage tout le processus qui permet à Ahura Mazda d'établir sur terre le bien-être, la paix, la vérité; c'est donc un espace de « re-création », souvenir du monde tel qu'il fut, trace d'un bonheur originel que l'Empire perse entendait restaurer par le biais de la *pax persiana*. On recommande vivement la lecture de cet ouvrage virtuose.

Corinne BONNET
UT2I, PLH-ERASME
cbonnet@univ-tlse2.fr

C. PISANO,
Hermes, lo scettro, l'ariete. Configurazioni mitiche della regalità nella Grecia antica.
Napoli, M. D'Auria Editore, 2014, 304 p.,
32 euros / ISBN 9788870923629.

In un saggio divenuto ormai un classico, J.-P. Vernant affermava: “Lo studio di un dio come Ermes, molto complesso, deve definire innanzitutto i suoi rapporti con Zeus, per cogliere l'apporto particolare di Ermes all'esercizio della sovranità, e poi confrontare Ermes con Apollo, Estia, Dioniso, Afrodite. Con tutti questi dèi Ermes ha delle affinità, ma si distingue da ciascuno per certe modalità d'azione”⁶. Quasi raccogliendo l'invito dello studioso francese, C. Pisano esplora, in questo

volume, proprio le logiche di funzionamento dei rapporti tra Hermes e le forme del potere e dell'autorità regale, concentrandosi sulla relazione con Zeus. Il libro, frutto di una ricerca dottorale, si articola in tre lunghi capitoli preceduti da una corposa introduzione, in cui C. Pisano si pone anche dichiaratamente sulla scia dei lavori di J.-P. Vernant e di M. Detienne, adottando, da un lato, l'approccio “differenziale e classificatorio” sperimentato dai due studiosi sulla religione greca e, dall'altro, sforzandosi di ricostruire la “modalità d'azione”, che, stando ai lavori di G. Dumézil, caratterizza una divinità greca, in modo più marcato, di quanto non faccia la sua “sfera di competenza”. L'obiettivo è esaminare, come suggerito da M. Detienne, la “reattività” di un dio come Hermes a determinati oggetti quali lo scettro o il vello d'oro. La proposta metodologica, richiamata a più riprese, affianca il livello della ricostruzione “etica” della relazione di Ermes con la sovranità a quello “emico” dei “nativi greci”, assimilando, pur con tutte le cautele del caso, l'indagine sulle rappresentazioni antiche a quella di una ricerca antropologica sul campo. La ricerca prende le mosse da un passo chiave del secondo libro dell'*Iliade* (II 100-108), che racconta il ruolo di Hermes nella trasmissione dello scettro regale da Zeus ad Agamennone, passando per Pelope, Atreo e Tieste. L'intervento del dio, designato nei versi omerici quale *anax* (sovrano), è stato percepito come problematico dagli stessi commentatori antichi che si sono sforzati di accordare la funzione di messaggero (*keryx*) di Hermes con tale epiteto. Gli interrogativi da cui prende avvio tutta l'indagine sono quindi i seguenti: può un *keryx* essere un *anax*? Può la funzione di messaggero degli dèi, concordemente riconosciuta dalla tradizione ad Hermes, accordarsi con quella regale? Come si spiega l'attribuzione ad Hermes dell'epiteto *anax* nell'*Iliade*? È forse questa una traccia di una funzione regale esercitata dal dio riconducibile a un

⁶ J.-P. VERNANT, “La società degli dèi”, in *Id.*, Mito e società nell'antica Grecia, Torino 2007² (ed. or. Paris 1974), 105.

non ben definito “passato miceneo”, come hanno ipotizzato alcuni studiosi? A questi problemi, sui quali tanto i commentatori antichi, quanto gli esegeti moderni si sono molto esercitati, il volume di C. Pisano si propone di fornire una risposta, esaminando in senso diacronico una documentazione di tipo essenzialmente letterario. A partire dai poemi omerici, nel primo capitolo, ad essere prioritariamente esplorata è la condizione sociale dell’araldo, capace di gestire la comunicazione a distanza; quella che regola le riunioni assembleari; la prassi sacrificale, nonché la *diakonia* nell’ambito della ripartizione delle carni e del vino in occasione dei banchetti. L’approccio “classificatorio e differenziale” rivela qui tutta la sua efficacia nella diversa “modalità di azione” che C. Pisano individua nei passi omerici relativi ai due “messaggeri divini”: Hermes e Iris. Dall’analisi emerge la capacità dell’uno di muoversi in spazi distanti fra loro, aprendo vie di passaggio tra territori apparentemente non comunicanti; laddove invece gli spostamenti di Iris appaiono più circoscritti e limitati. Inoltre, Hermes si differenzia da Iris, semplice “porta-parola” di Zeus, nella forza persuasiva di cui appare dotato il suo messaggio. Il dio appare così decisamente associato alla sfera della “mediazione linguistica”, come mostra, tra l’altro, l’analisi dell’*Inno omerico a Hermes*, proposta nel secondo capitolo del volume, che racconta del confronto del dio con il fratello Apollo, da cui verrà fuori un’attenta ripartizione e riconfigurazione delle *timai* assegnate a entrambi. Il dio di Delfi, interessato alla conservazione e la tesaurizzazione, avrà il controllo dei beni, minacciati dal fratello appena nato con il furto degli armenti; prerogativa del dio di Cillene sarà invece la cura degli armenti che ne prevede quindi il moltiplicarsi e il loro ingresso nel circuito commerciale; ad Apollo andrà la lira; ad Hermes la *rhabdos*, l’oggetto che garantisce l’immunità dell’araldo e conferisce efficacia ai decreti divini, consentendo al *keryx* di rappresentare

l’*anax*; di Apollo infine sarà il controllo su una divinazione, il cui messaggio obliquo per essere compreso necessita di un interprete; mentre appannaggio di Hermes sarà una divinazione supportata da un corretto e misurato impiego delle parole, il cui messaggio raggiunge l’uomo senza bisogno di intermediari.

Il terzo capitolo prende in esame un altro simbolo di sovranità, rappresentato dall’agnello o dall’ariete dal vello d’oro. L’oggetto, assente come tale nei poemi omerici, compare nella tragedia, affiancando lo scettro che viene così a perdere il carattere di esclusività nella rappresentazione del potere regale. Lo studio della tradizione argiva relativa agli Atridi, della saga di Frisso e Atamante e dell’impresa degli Argonauti consente di riconoscere la funzione legittimante dell’agnella e dell’ariete dal vello d’oro inviati da Hermes, in una situazione di grave crisi interna derivante da problemi di successione. Come lo scettro, trasmesso dal dio per conto di Zeus, conferisce autorità al sovrano e capacità persuasiva, l’ariete ne supporta la legittimità dell’aspirazione al trono. In entrambi i casi di costruzione e definizione della regalità, Hermes svolge la funzione che gli è propria, quella cioè di inviato e di araldo di Zeus, da cui discende il potere sovrano. L’ultimo capitolo del volume insegue il filo della ricerca dei “significati emici”, recuperati in filigrana dall’esame delle *interpretationes* di Hermes con divinità straniere in alcuni testi tratti dalla letteratura giudaica e cristiana. Il punto di partenza è, in questo caso, fornito da un passo del *Cratilo* di Platone che, riletto alla luce delle considerazioni di G. Dumézil, consente di rintracciare nel testo antico una prima conferma della percezione che i Greci avevano delle modalità di intervento di Hermes e della sua capacità di agire come “interprete” e “messaggero di Zeus”. Che tale percezione facesse leva sul “sapere condiviso” dei Greci emerge anche dall’analisi di tre testimonianze di

epoca più tarda. Si tratta, in primo luogo, del frammento 3 Jacoby di Artapano, storico ebreo di Alessandria d'Egitto (III-II sec. a.C.), in cui Mosè è identificato con Hermes, quale tramite delle "sacre scritture" (*hierogrammata*) di Dio. La seconda testimonianza è costituita da un passo degli *Atti degli Apostoli* in cui si racconta dell'arrivo nella città di Listra di Barnaba e Paolo, giunti ad evangelizzare i pagani, e riconosciuti dagli abitanti del luogo quali Zeus ed Hermes. L'ultimo testo, preso in considerazione alla ricerca della modalità attraverso cui la figura di Hermes era percepita e descritta dai parlanti greco, è un passo di Giustino (II sec. d.C.), i cui interlocutori sono gli intellettuali greci e romani del tempo, convinti che la religione cristiana fosse priva di tradizione. Per rispondere a questa critica, l'apologeta presentava la nuova religione come una manifestazione ben più forte del *Logos* di cui già parlavano Eraclito e Socrate e individua in Gesù il *Logos*, colui che trasmette la parola di Dio, espressione di una "concezione comune" – afferma Giustino – a quella di coloro che ritengono che Hermes è il "Logos messaggero di Dio". Il volume termina con delle conclusioni ben argomentate in cui C. Pisano riprende i termini della questione posta in apertura: può un *keryx* essere un *anax* e viceversa? Ed Hermes è *keryx* o *anax*? Dai dati raccolti emerge la figura di un dio che diventa *anax*, nel momento in cui riceve lo scettro da Zeus, l'oggetto cioè tramite il quale la funzione regale e quella araldica si legano l'una all'altra. Lo scettro del re non è infatti diverso dalla *rhabdos* dell'araldo, che non fa altro che dare voce al sovrano. Quando Agamennone, nell'*Iliade*, parla al centro dell'assemblea con lo scettro in mano egli è "l'interprete e il messaggero" di Zeus: egli è, per l'appunto, *keryx* e *anax*. Si conclude con questa proposta originale di soluzione dell'"enigma", sollevato in apertura, il volume, i cui contenuti, resi in uno stile piano e piacevole alla lettura, mostrano tutta l'efficacia euristica di una corretta

articolazione tra indagine storico-filologica e approccio antropologico.

Daniela BONANNO
Università degli Studi di Palermo
daniela.bonanno@unipa.it

PROCOPE DE CÉSAREE,
Histoire des Goths,
texte traduit par Denis Roques †,
présenté, révisé et annoté par
Janick Auberge, 2 t.,
Paris, Les Belles Lettres, « La Roue à
livres », 2015, LXXVIII + 366 + 420 p.,
45 euros / ISBN 978-2-251-33976-4.

Avec ces deux volumes consacrés à la guerre contre les Goths, c'est-à-dire les livres V à VIII des *Guerres de Justinien*, la publication aux éditions des Belles Lettres de la traduction des œuvres de Procope de Césarée (ca. 500-560 ap. J.-C.) franchit une nouvelle étape après l'*Histoire Secrète* (P. Maraval, 1989) et les livres III et IV des *Guerres* consacrés à la campagne contre les Vandales (D. Roques, 1990). C'est à Janick Auberge que l'on doit d'avoir préparé ce volume pour la publication après le décès de Denis Roques qui en avait entrepris la réalisation. La tâche n'était certainement pas aisée et l'on peut louer J. Auberge de l'avoir menée à bien, pour que le fruit du labeur de Denis Roques soit livré au public accompagné des éclaircissements nécessaires pour rendre le texte intelligible. Une introduction bien informée brosse rapidement le contexte historique et met au clair les questions qui se posent sur l'œuvre et son auteur. Le portrait de Procope en historien (p. XVII-XXIV) est nuancé et fort complet, même si l'on ne suivra pas J. Auberge dans ses réflexions (p. XXIII) sur le fait que l'auteur ne souhaitait pas chercher « l'ensemble de la documentation disponible sur telle ou telle région » ou faisait « peu de cas (...) des considérations

économiques, sociales ou religieuses », qui sont totalement anachroniques. Mais très justement, l'imitation de Thucydide par Procope, qui invite parfois les modernes à négliger la contribution de ce dernier, est ici mise en perspective pour faire ressortir les qualités propres de l'auteur des *Guerres* : « le talent de Procope va bien au-delà d'une pâle imitation » (p. XLIX). La traduction de D. Roques, revue par J. Auberge, est élégante et fidèle, et rend admirablement bien la prose de Procope. Les notes, glossaire, cartes et index aident le lecteur peu familier de l'histoire du règne de Justinien et de l'œuvre de Procope à trouver son chemin. On pourra regretter un certain nombre de coquilles et d'erreurs qui viennent déparer ces beaux volumes, la plupart anodines (par exemple l'oubli du numéro de livre dans la référence à I, 21, 3-12 p. XXVII ou *PLRE* IIa pour IIIa, p. LIX), quelques-unes plus graves, comme la traduction de *Comes domus divinae* par « Comte des maisons divines » (p. LXXVI, où la description de cette charge est également insuffisante) ou des contradictions d'une note à l'autre (ainsi t. I, p. 310-311, n. 163 et 168 ; t. II, p. 354-355, les n. 116 et 120 se répètent inutilement). Mais c'est là la seule critique que l'on peut adresser à ces volumes qui livrent à un large public une œuvre jusque-là peu accessible en français, et que l'on espère voir bientôt disponible en son entier, puisque à ce jour manque la seule traduction des livres I et II des *Guerres* relatant les conflits contre les Perses (une traduction commentée des *Constructions* par Denis Roques a été publiée après son décès par E. Amato et J. Schamp : Procope de Césarée, *Constructions de Justinien I^{er}*, Alessandria 2011 [Hellenica 39]).

Olivier GENGLER
Académie des Sciences de Heidelberg /
Université de Tübingen
ogengler@yahoo.fr

Stéphane RATTI,
L'Histoire Auguste. Les païens et les chrétiens dans l'Antiquité tardive,
Paris, Les Belles Lettres, 2016, 348 p.,
27,50 euros / ISBN 978-2-251-44576-2.

L'ouvrage se présente comme une collection de vingt articles et recensions publiés entre 2007 et 2016 (à l'exception des articles 15 et 18 : voir le sommaire reproduit ci-après), précédés en général d'un court résumé. La présentation du texte est agréable, et le texte comporte très peu de coquilles (il faut lire « recens[é] » et « analys[é] », p. 48 ; « ... comme s'il [était] une forme dégénérée », p. 292). Le volume est divisé en deux parties correspondant à son sous-titre et à son titre (Païens et chrétiens dans l'Antiquité tardive, p. 9-175 ; *L'Histoire Auguste* aujourd'hui, p. 177-337). Les articles sont regroupés thématiquement et une progression a été ménagée (les articles 1 et 2 par exemple font office d'introduction aux thèmes centraux du volume).

S'il n'y a pas de préface, St. Ratti exprime, en préambule à une recension du recueil d'articles de Jean-Pierre Callu (p. 117), le bien qu'il pense de ce format, qu'il juge à la fois pratique et rendant justice à l'unité de la pensée et de la méthode de l'auteur. Ici, si la variété thématique rend la lecture plaisante et que l'on constate cette double continuité d'un article à l'autre, son revers est l'hétérogénéité du volume, par le statut des articles (notice de dictionnaire, bref article-essai, démonstration érudite) et par leur date de publication (s'intercalent notamment, entre 2007 et 2016, deux autres ouvrages de St. Ratti qui développent des idées proches et auxquels le lecteur est souvent invité à se reporter : *Polémiques entre païens et chrétiens*, 2012 ; *Antiquus error. Les ultimes feux de la résistance païenne*, 2010).

Les articles sont polarisés autour de deux idées récurrentes : la première est que, contrairement à ce qu'une vision iréniste anglo-saxonne suggère dans la lignée des travaux de P. Brown puis surtout

d'A. Cameron, les relations entre païens et chrétiens à la fin du IV^e siècle sont bel et bien conflictuelles, ou du moins vivement polémiques, comme en témoignent certains passages des écrits de Symmaque, de Rutilius Namatianus, de la comédie *Querolus*, de la déclamation *Miles Marianus* ou, dans l'autre camp, d'Augustin ; l'exemple le plus clair est celui de l'*Histoire Auguste*, dont le propos « anti-chrétien » est constamment souligné. Cette approche polémique invite à une lecture engagée des sources : en supposant des intentions, des adresses, des postures, en bref un véritable discours implicite, elle leur donne du relief (religieux, identitaire).

Elle présente néanmoins deux difficultés : il y a une tension générale entre la concession faite par St. Ratti à la complexité de la question de l'identité religieuse (p. 33), et le leitmotiv d'un conflit entre « païens » et « chrétiens », qui sert de fondement à l'interprétation « antichrétienne » de plusieurs sources. On décèle également une hésitation, à propos de l'*HA* en particulier, entre polémique cryptée et polémique ouverte : le titre de l'article « *Historia Augusta contra christianos* » (p. 277), clin d'œil au *Carmen contra paganos* ou à l'*Historia aduersus paganos*, contraste avec l'idée selon laquelle « aucune opposition frontale ou déclarée au christianisme ne ressort *a priori* de la collection » (p. 299) ; de même, le « militantisme païen de l'auteur » s'accorde difficilement avec le « désir de crypter » son hostilité au christianisme (p. 278-279). Pour marquer son opposition à la *doxa* iréniste, St. Ratti utilise d'ailleurs le lexique de l'affrontement guerrier (arme littéraire, attaque, riposte) ou de l'invective (nasarde, pique). À l'excès, me semble-t-il, car on peut légitimement considérer l'*HA* comme la réaffirmation vive d'une piété et d'une culture traditionnelles, prenant ses distances vis-à-vis des chrétiens par des moqueries plus ou moins directes, sans qu'il soit besoin d'en faire pour autant une arme de guerre, utilisée en « riposte » aux attaques chrétiennes.

La deuxième idée centrale est que l'auteur de l'*HA* est Nicomaque Flavien Senior. Après une première formulation en 2005, St. Ratti a progressivement développé cette hypothèse d'identification à partir d'arguments très variés, recoupant les informations que l'on possède sur ce personnage et sur l'*HA* (sa structure, sa datation, les allusions, les intertextes...). Les articles de la deuxième partie du volume entendent réfuter les contre-arguments à cette hypothèse, essentiellement celui d'une datation de l'*HA* postérieure à 394 (articles 13, 14, 15), et apporter des éléments supplémentaires d'identification (articles 16, 17, 18), qui emportent variablement l'adhésion (il est malheureusement impossible ici d'entrer dans le détail, mais par exemple, les arguments qui font de Maximin une figure inversée du Christ paraissent tantôt très convaincants, p. 292 ; 298-299 ; tantôt forcés : p. 288-291).

L'écriture de St. Ratti se caractérise par un souci constant d'étayer son propos et d'être clair, d'autant plus frappant que la matière est souvent complexe et le propos érudit. Plusieurs articles s'adressent à un public plus large que la communauté des spécialistes de l'Antiquité (par exemple, l'art. 1 est issu du *Figaro Histoire* ; les art. 19 et 20 du dictionnaire *Les Barbares*, dirigé par Br. Dumézil, 2016). Va également dans ce sens la valorisation d'une histoire incarnée qui s'attache à la connaissance, presque empathique, de la psychologie des hommes du IV^e siècle qu'il évoque dans ses travaux (Nicomaque Flavien, Augustin). Par ailleurs, l'effort suivi de St. Ratti pour proposer et défendre, dans la plupart de ses articles, des hypothèses nouvelles est remarquable.

Deux traits stylistiques suscitent cependant des réserves : depuis une dizaine d'années, les échanges entre certains spécialistes de la période (au premier chef, avec A. Cameron) ont pris un tour vivement polémique. Le volume est à cet égard un impressionnant observatoire du rôle que jouent la personnalité des chercheurs et la

sociabilité académique dans la construction du savoir historique. Mais ce ton polémique place contre son gré le lecteur dans une position d'arbitre, d'autant plus inconfortable que les termes des débats ne sont pas toujours aussi clairs qu'il y paraît (il est par exemple difficile de voir vraiment l'expression d'une *doxa* unifiée dans les approches diverses – A. Cameron, P. Brown, M. Kahlos – présentées dans l'art. 2, p. 19-40). Le deuxième trait est le recours à une rhétorique de l'évidence ou de l'auto-validation (« tout s'éclaire à présent », p. 273 ; « une confirmation inédite et des plus éclatantes possibles », p. 276 ; « nous en concluons que notre modèle textuel est justifié », p. 299), qui semble soit se passer de l'approbation du lecteur, soit chercher à la contraindre. Cela est gênant, d'autant que les démonstrations présentées, malgré leur rigueur presque syllogistique, reposent nécessairement sur des prémisses vraisemblables, mais rarement certaines. Enfin, les difficultés ou les arguments *contra* pourraient être davantage mentionnés, qui participent justement, dans l'esprit du lecteur, à la naissance d'une conviction raisonnée.

Romain LORIOU
École française de Rome
romain.loriot@gmail.com

Sommaire de l'ouvrage :

Partie I : Païens et chrétiens dans l'Antiquité tardive

1 - L'arsenal des lettres latines, p. 11-17 (*Figaro Histoire*, 2013).

2 - Païens et chrétiens au IV^e siècle : points de résistance à une *doxa*, p. 19-40 (*AntTard*, 2013).

3 - Les ancêtres d'Emile Ajar, p. 41-52 (*Médium*, 2014).

4 - Saint Augustin sur scène, p. 53-61 (*Médium*, 2013).

5 - Saint Augustin grammairien et philosophe, p. 63-76 (*REA*, 2013).

6 - Saint Augustin a-t-il voulu interdire le *Querulus* ?, p. 77-95 (*Une Antiquité tardive noire ou heureuse*?, St. Ratti (dir.), Puf, Besançon, 2015).

7 - Le dyptique des Nicomaque et des Symmaque au cœur de la polémique pagano-chrétienne, p. 97-115 (communication au colloque « Exégèse, révélation, formation des dogmes dans l'Antiquité tardive », Paris, *EPHE*, 2013).

8 - Culture et urbanisme dans l'Antiquité tardive : à propos de deux ouvrages récents, p. 129-133 (*REL*, 2007).

9 - Rutilius Namatianus : Jérôme Carcopino avait raison !, p. 117-128 (*Anabases*, 2012).

10 - A propos de F. Paschoud, *Eunape, Olympiodore, Zosime*, p. 135-148 (*AntTard*, 2008).

11 - Jean d'Antioche et ses sources latines, p. 149-175 (*AntTard*, 2009).

Partie II : L'Histoire Auguste aujourd'hui

12 - Mon *Histoire Auguste*, p. 179-190 (*Anabases*, 2009).

13 - 394 : Fin de la rédaction de l'*Histoire Auguste* ?, p. 191-225 (*AntTard*, 2008).

14 - La date et la diffusion de l'*Histoire Auguste*, p. 227-245 (*REA* 2012).

15 - L'*Histoire Auguste* et les provinciaux, entrailles de l'Etat, p. 247-262 (Communication au colloque « Manifestations identitaires dans le cadre supra-civique. Les identités provinciales et régionales », Dijon, 2013).

16 - Herennianus dans l'*Histoire Auguste*, Flavius Pollio Flavianus et Nicomaque Flavianus senior, p. 263-276 (*Mélanges Jean-Michel Carrié*, éd. C. Freu et S. Janniard, Turnhout, 2016 à paraître).

17 - *Historia Augusta contra christianos*. Recherches sur l'ambiance anti-chrétienne dans l'*Histoire Auguste*. Avec Jean-Fabrice Nardelli, p. 277-306 (*AntTard*, 2014).

18 - La signification antichrétienne des oracles de Virgile dans l'*Histoire Auguste*, p. 307-327 (étude inédite).

19 - L'*Histoire Auguste* et les barbares, p. 329-333 (Dictionnaire *Les barbares*, dir. B. Dumézil, PUF, Paris, 2016).

20 – *Zénobie*, p. 335-336 (Dictionnaire *Les Barbares*, dir. B. Dumézil, PUF, Paris, 2016).

Federico SANTANGELO,
Marius,
 Londres, Bloomsbury Academic, 2016,
 124 p., 16.99 livres / ISBN 978474214711.

La collection *Ancients in Action* a un double but : offrir de courtes biographies sur des figures essentielles de l'Histoire ancienne et en analyser la réception dans la civilisation occidentale. L'ouvrage est confié à un grand spécialiste de l'époque tardo-républicaine : F. Santangelo. *Marius* est un ouvrage destiné au grand public et aux étudiants. Cela se ressent fortement dans la conception même du livre (sans note et sans longue bibliographie) ; des « instruments de travail » sont aussi inclus, comme une chronologie (p. IX-XI), une carte de l'Italie (p. XII) et un *stemma* de la famille de Marius (p. 13).

Selon F. Santangelo, l'historiographie a négligé depuis une cinquantaine d'années les « grands hommes » au profit notamment d'études diachroniques ou d'autres consacrées à des groupes sociaux précis. Il ne s'agit pas seulement d'écrire une courte biographie sur Marius, mais d'analyser à court terme les ruptures induites par sa carrière exceptionnelle avant d'en mesurer l'impact sur le temps long. Dans cette perspective, le plan choisi permet de retracer facilement et efficacement la carrière de cet *imperator* : une phase introductive, l'ascension de l'*homo novus* avant sa chute, les revers de fortune et l'héritage marianiste.

L'introduction est l'occasion d'un bref rappel historiographique dans une perspective très large : de Machiavel à Mommsen. Selon l'auteur de la Renaissance, Marius était déjà considéré comme une des principales causes de la chute de la République. Au-delà de cet héritage historiographique, F. Santangelo revient sur les origines de cet *homo novus*

et sur des éléments clés de la tradition. L'entreprise biographique aura alors pour but de sortir du portrait dressé par cette tradition biaisée. C'est pourquoi l'auteur invite justement à la prudence dans l'utilisation des sources. Il serait en effet imprudent de dresser un portrait personnel de Marius ou de déterminer son caractère à l'aune de sources partiales, littéraires ou simplement postérieures. Par exemple le refus d'apprendre le grec selon Plutarque ne tient pas lorsqu'on s'intéresse à la politique orientale de l'*imperator*.

La carrière de Marius ne peut pas se comprendre *ex nihilo*, c'est-à-dire sans mesurer le contexte particulier de la fin de la République. Le titre du chapitre 2 (*Marius' rise*) est limpide et couvre une période vaste, allant du début de la carrière à la victoire sur les Cimbres et les Teutons. Tous les moments de gloire sont ainsi passés en revue, comme la guerre contre Jugurtha (p. 25-41). F. Santangelo note d'ailleurs à propos de cette dernière qu'il s'agit d'un événement mineur dans l'histoire de l'impérialisme romain, mais qui connut pourtant une grande postérité grâce à Saluste. La candidature au consulat apparaît forcément comme une rupture ; c'est un élément fort bien connu. C'est pourquoi l'auteur s'intéresse davantage aux processus et aux buts des grands commandements militaires de Marius. Tout ceci est ainsi fort bien détaillé et F. Santangelo invite à ne pas surestimer la réforme militaire. La lutte contre les Germains est ensuite largement développée (p. 41-56) et elle est alors considérée comme l'acmé de sa carrière. Les références géographiques sont précises (p. 53) et intègrent notamment les différentes localisations de Vercellae. Toutefois la carte (p. XII) ne retient qu'une localisation au Nord-Ouest de l'Italie.

Le plus succinct chapitre 3 est consacré à la chute de Marius (p. 57-70). Comme souvent, l'auteur invite à la prudence et à ne pas surestimer la candidature de 100 au consulat. Il ne s'agirait pas seulement d'une

manifestation d'ambition démesurée. Elle est effectivement avant tout à replacer dans un contexte politique très tendu où de nombreux protagonistes trouvent la mort. Ce climat délétère est bien évidemment au cœur du chapitre 4 (*Twists of Fate*, p. 71-94) avec la guerre sociale et la guerre civile entre marianistes et syllaniens. La fuite en Afrique est notamment abordée, y compris sous l'angle de la réception artistique (p. 86).

Le dernier chapitre (*Marius' Legacy*, p. 95-103) s'écarte de la simple biographie. La postérité marianiste est vue à plusieurs niveaux : celui des marianistes (y compris du fils de Marius) et celui de la résurgence de sa *memoria* à l'époque de César ; sans oublier une analyse plus originale sur la postérité de Marius sous le Principat où il devient alors une simple grande figure du passé utilisée par Auguste.

Pour conclure, ce petit ouvrage n'a pas pour vocation d'être une énième biographie soi-disant exhaustive, mais d'être une première introduction destinée aux étudiants. Le contrat est de ce point de vue pleinement rempli. Le récit est précis et la chronologie est bien détaillée. F. Santangelo n'est pas catégorique ; c'est pourquoi les hypothèses sont présentées comme telles et non doctement imposées comme des vérités. Toutefois *Marius* n'est pas exempt de quelques défauts dus à la collection. En effet, l'auteur cite les auteurs sans donner les passages précis, comme le souhaite la collection *Ancients in Action*. Pour pallier cette difficulté, le lecteur trouvera à la fin de l'ouvrage une liste de références thématiques aux sources antiques. Ce compromis n'est pas pratique et il aurait été largement souhaitable de donner les sources directement dans le corps du texte.

Cyrielle LANDREA
Laboratoire ANHIMA UMR 8210
cyrielle.landrea@orange.fr

Marisa TORTORELLI GHIDINI (a cura di),
*Aurum. Funzioni e simbologie dell'oro
nelle culture del Mediterraneo antico*,
« L'Erma » di Bretschneider, Rome, 2014,
436 p., XVI planches en couleurs,
220 euros / ISBN 978-88-913-0482-7.

On peut dire d'emblée, avec un jeu de mot facile, que ce volume vaut son pesant d'or, non pas tant en raison de son prix, prohibitif il est vrai, mais surtout en raison de la qualité et variété des contributions qu'il contient. Affronter les fonctions et la symbolique de l'or dans les cultures de la Méditerranée ancienne est une excellente idée, tant le sujet est important et tentaculaire. Le faire dans un beau volume, remarquablement édité, avec un beau papier et un cahier de 16 somptueuses planches couleurs donne plus de valeur encore aux textes rassemblés. Dans son Introduction (*Premessa. Aurum : tra parola e cosa*), M. Tortorelli Ghidini, spécialistes de lamelles orphiques, met bien en avant les multiples enjeux liés aux usages de l'or : l'or comme objet ou comme support, l'or des échanges et l'or des offrandes, l'or des dieux et l'or des hommes, la richesse, le prestige, le rayonnement, la fascination exercée par l'or... Ce foisonnement thématique se retrouve dans l'ensemble des 32 contributions, assorties d'une conclusion due à Natale Spineto sous le titre « *Aurum* : da voce di catalogo a tema culturale » (p. 413-421). Ces textes sont regroupés en trois sections thématiques assez amples : 1. « Fra Oriente e Occidente » ; 2. « Tradizioni mitiche e culturali » ; 3. « Storia e letteratura ». Il est évidemment impossible, dans le cadre d'un bref compte rendu, de présenter une à une les contributions. On soulignera le fait qu'elles couvrent une aire spatio-temporelle très ample, puisqu'il est question de Sumer, d'Égypte, d'Urartu, des mondes phénicien, mycénien, grec, juif, romain... Objets et personnages, auteurs et œuvres, dieux et pratiques religieuses abondent dans ce riche recueil ; on mentionnera, juste pour donner envie au

lecteur de s'y plonger, la toison ou le sceptre d'or, les pommes d'or des Hespérides ou le trône en or des dieux, les lamelles d'or et l'or de Pythagore, et encore des passages d'Homère, Sappho, Pindare, Plutarque, Euripide, Tacite ou l'Apocalypse de Jean... Un index des auteurs anciens et modernes vient du reste enrichir le volume. On pourra regretter qu'un index thématique n'ait pas été ajouté. On admirera en revanche les magnifiques planches en couleurs, sur fond noir, qui mettent magnifiquement en relief la vérité du recours à l'or dans l'Antiquité et la prégnance du registre religieux (offrandes, mobilier funéraire, textes « magiques »...). Doté de vertus positives ou négatives, l'or véhicule une pluralité de messages, destinés à durer ; décliné par toutes les cultures de la Méditerranée antique, présent dans la littérature comme dans les trouvailles archéologiques, il touche à une multiplicité de registres, du tragique au philosophique, du religieux au politique... Incorruptible et parfait, l'or a donc laissé une trace marquante dans l'imaginaire et les pratiques des Anciens, et largement au-delà. Le beau volume édité par M. Tortorelli Ghidini rend justice à une thématique ample, féconde et complexe.

Corinne BONNET

UT2J – PLH-ERASME
cbonnet@univ-tlse2.fr

Thijs WESTSTELJN,
*Art and Antiquity in the Netherlands
and Britain. The Vernacular Arcadia of
Franciscus Junius (1591-1677)*,
Leiden - Boston, Brill, 2015, XXIII + 452 p.,
124 euros / ISBN 978-90-04-28361-9.

Ce volume entend illustrer « un chapitre dans la réception de la tradition classique en Europe du Nord », en considérant plusieurs aspects de la vie et de l'œuvre de Franciscus Junius (1591-1677), et, plus précé-

sément, son intérêt pour la théorie de l'art. Junius publie le traité *De Pictura Veterum* en 1637, et le texte latin est peu après traduit par lui-même en anglais (1638) et en néerlandais (1641). Weststeijn ne veut pas offrir une biographie de Junius ou une analyse générale et schématique de son traité sur la peinture ancienne, mais plutôt une série de contributions sur des sujets particuliers, dont le thème unificateur est le contexte intellectuel, surtout hollandais, où le travail de Junius est reçu et divulgué. Un lecteur intéressé par la biographie de Junius peut encore consulter utilement le volume édité par R. H. Bremmer Jr., *Franciscus Junius F.F. and his circle*, Amsterdam - Atlanta 1998, et, dans ce volume, l'essai biographique de C. S. M. Rademaker, ainsi que l'édition de la correspondance de Junius par S. van Romburgh, Leyde - Boston, 2004. Weststeijn s'adresse à qui est déjà familier avec la vie et l'œuvre de son auteur : certains problèmes biographiques importants ne sont mentionnés que de façon marginale (par exemple, à la p. 119, le rôle de l'activité religieuse de Junius ; à la p. 148, son rapport avec Grotius) et le traité sur la peinture des anciens, qui constitue le thème central de ces pages, ne fait pas l'objet d'une présentation systématique. Le but du volume est d'intégrer des connaissances acquises dans un cadre plus large et, en même temps, à l'intérieur des nouvelles perspectives de recherche qui valorisent le point de vue d'une « renaissance du Nord ».

Dans le premier chapitre, nous voyons Junius au travail chez son protecteur, le comte d'Arundel. Le traité sur la peinture est le résultat direct de son expérience de la collection d'art du noble anglais. Dans le prochain chapitre, les différences entre les traductions anglaise et néerlandaise du *De Pictura Veterum* effectuées par l'auteur sont examinées, surtout dans l'optique de la réception de l'ouvrage dans le contexte hollandais. Ce « contexte » est le thème du troisième chapitre, où les discussions érudites sur les antiquités germaniques au dix-

septième siècle sont reprises du point de vue du vocabulaire et de l'histoire de l'art. Dans le chapitre suivant, Weststeijn compare le traité de Junius avec celui de Gérard Vossius. Le dernier chapitre est consacré à un principe théorique que Junius reprend des anciens et approfondit : la notion de « présence » (à savoir la présentification de la scène dans l'imagination, ainsi que la « présence » de l'artiste dans l'œuvre et la « présence » de l'observateur dans la scène). L'analyse de ce thème se prolonge dans la « conclusion », où l'auteur se concentre surtout sur le problème de l'imagination dans la réflexion de Junius.

Les spécialistes de l'art et de la théorie artistique de l'Europe du Nord au dix-septième siècle pourront trouver dans le volume de Weststeijn plusieurs réflexions très intéressantes et utiles, qui sont le résultat d'une vaste recherche. On peut regretter toutefois une difficulté quand on cherche à en suivre l'argumentation et à en préciser les aspects fondamentaux. L'auteur semble toujours osciller entre le point de vue plus restrictif de l'œuvre de Junius et celui, plus large, de la « renaissance » du Nord, dans laquelle Junius joue certes un rôle mais dont il n'est pas le seul acteur. Par exemple, si on veut mieux comprendre la nature de la collection d'Arundel, il vaudrait mieux la situer par rapport aux collections de Charles I (voir le dernier volume de Francis Haskell, *The King's Pictures*) et du duc de Buckingham (celui-ci n'est mentionné qu'une seule fois – p. 44 et note 47 –, sans rien dire de son rapport avec Rubens). Si on parle en général de la constitution d'un langage néerlandais de l'art, alors il faut analyser aussi le vocabulaire de Van Mander, en tant qu'initiateur et pas seulement par rapport à Junius (que doit le lexique de Junius répertorié dans le tableau à la fin du volume au « flamand » de Van Mander ?). En s'occupant de l'activité de Junius comme traducteur de son ouvrage, il est curieux qu'on ne considère pas avec plus d'attention le texte de l'édition latine (à la p. 127, on

parle de mots « à racine latine » comme « idée » et « histoire »). Enfin, il faudrait éclaircir le rapport souvent mentionné entre les anciens et les modernes, et entre texte et image – l'enjeu à partir duquel se développe tout le volume, l'aspect central de la « réception de la tradition classique » –, surtout quand on fournit des exemples d'œuvres d'art contemporaines qui pourraient révéler la connaissance du traité de Junius de la part de l'artiste : on reste avec l'impression que les exemples donnés et reproduits ne sont pas toujours nécessaires. L'apparat iconographique est de bonne qualité et abondant (mais parfois superflu : qu'on pense, par exemple, p. 130-132, aux photos des pages des trois éditions du *De Pictura*, en latin, anglais et néerlandais, dont on a simplement pris un passage à titre d'exemple ; aux p. 109-III, les trois frontispices !).

En appendice du volume de Weststeijn on trouve une traduction partielle du traité de Vossius sur l'*Art de la peinture* et plusieurs « tables » relatives au contenu du traité de Junius, à la réception de l'ouvrage, aux différences entre les traductions réalisées par lui-même, et à la terminologie de l'art utilisée dans la traduction en néerlandais.

Paulo BUTTI DE LIMA
 Université de Bari, Italie
 paulo.buttidelima@uniba.it